

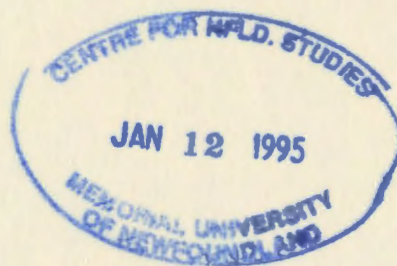
ANALYSE DE LA PERSONNALITÉ DE SIMONE DE
BEAUVOIR SELON LA PSYCHOLOGIE PARADOXALE

CENTRE FOR NEWFOUNDLAND STUDIES

**TOTAL OF 10 PAGES ONLY
MAY BE XEROXED**

(Without Author's Permission)

GÉRARD CASTAGNÉ



ANALYSE DE LA PERSONNALITÉ DE SIMONE DE BEAUVOIR
SELON LA PSYCHOLOGIE PARADOXALE

by
Gérard Castagné

A thesis submitted to the School of Graduate
Studies in partial fulfilment of the
requirements for the degree of
Master of Arts

Department of French and Spanish
Memorial University of Newfoundland

January 1994

St. John's

Newfoundland

ABRÉGÉ

La personnalité de Simone de Beauvoir est analysée du point de vue de la psychologie paradoxale. Celle-ci soutient que l'être humain peut faire l'objet de certaines réactions de défense qui ne peuvent pas être directement contrôlées, telle l'agitation ou la dépression, et que le meilleur moyen qu'il a de satisfaire un désir de retrouver ou de préserver sa maîtrise de soi est d'agir d'une manière qui la favorise, au lieu de réagir à l'excès contre des tendances indésirables et aller ainsi à l'encontre du but recherché par découragement ou frustration.

Des exemples tirés principalement des volumes autobiographiques de Simone de Beauvoir (Mémoires d'une jeune fille rangée, 1958; La Force de l'âge, 1960; La Force des choses, 1963; Tout compte fait, 1972) et secondairement de ses romans souvent à forte teneur autobiographique (L'Invitée, 1943; Le Sang des autres, 1945; Tous les hommes sont mortels, 1946; Les Mandarins, 1954; Les Belles Images, 1966) sont présentés pour montrer que celle-ci fait l'objet de certaines tendances passives, lesquelles sont divisées en quatre catégories dans le cadre de cette recherche: tendances à se culpabiliser facilement, à être impressionnable, à perdre espoir facilement et à être scrupuleuse à l'extrême. Faisant en quelque sorte contrepoids à ces tendances passives, certaines tendances agressives sont également

évidentes dans la vie de Simone de Beauvoir. Ces dernières sont de même classifiées en quatre groupes: tendances à blâmer facilement, à être facilement rebelle, à s'emballer et à être intransigeante. De plus, certains faits indiquent que Simone de Beauvoir a tenté de remédier à une tendance à l'irrésolution -tendance passive- par une tendance à l'obstination -tendance agressive, et vice versa, et parce que l'obstination finit par lasser et l'irrésolution irrite en fin de compte, elle a voué ses efforts à l'échec, cet échec pouvant être partiellement responsable d'un sentiment persistant de futilité qui l'a hantée tout au long de sa vie, plus ou moins épisodiquement.

Cette thèse suggère que si Simone de Beauvoir n'avait pas généralement attendu d'être à bout pour agir, il lui aurait été peut-être plus facile de s'arrêter au moment voulu, et si elle avait été généralement capable de s'arrêter au moment voulu, il lui aurait été peut-être plus facile de se décider, et elle aurait ainsi peut-être trouvé une solution plus satisfaisante à sa "schizophrénie" (FA, p.97).

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier notre directrice de thèse,
Dr. Virginia Marger-Grinling, pour ses conseils judicieux
et l'université Memorial de Terre-Neuve pour son aide
financière.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
ABRÉGÉ	ii
REMERCIEMENTS	iv
PRÉAMBULE	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1: EXAMEN DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE	
1. Critique de 1960 à 1970	6
2. Critique de 1970 à 1980	9
3. Critique de 1980 à 1990	12
CHAPITRE 2: TENDANCES PASSIVES	
1. Abaissement de soi	21
2. Dépendance extrême	31
3. Désespoir cyclique	37
4. Perfectionnisme	46
CHAPITRE 3: TENDANCES AGRESSIVES	
1. Abaissement d'autrui.	55
2. Attitude facilement rebelle	62
3. Rage de vivre	68
4. Autoritarisme	74
CHAPITRE 4: CERCLES VICIEUX	
1. Coexistence des tendances passives et agressives	81
2. De la passivité à l'agressivité	89
3. De l'agressivité à la passivité	96
CONCLUSION	105
OUVRAGES CITÉS	110
APPENDICE	113

LISTE DES ABRÉVIATIONS

MJFR = Mémoires d'une jeune fille rangée

FA = La Force de l'âge

FCh = La Force des choses

TCF = Tout compte fait

PRÉAMBULE

Etudier la personnalité d'un auteur peut paraître aller à contre-courant de la critique littéraire moderne qui attache plus d'importance au texte, mais il nous semble néanmoins que mieux connaître l'auteur apporte une contribution non négligeable à la compréhension du texte. Cette thèse représente en quelque sorte un projet interdisciplinaire, en ce sens que son auteur qui détient une maîtrise en psychologie fait appel à ses connaissances dans ce domaine pour essayer de peindre un portrait de Simone de Beauvoir à partir principalement de ses écrits autobiographiques. Il utilisera à cet effet les concepts de la psychologie paradoxale qui n'est pas une théorie très connue mais qui semble promettante en ce sens qu'elle reconnaît un certain libre-arbitre à l'homme, et en même temps sa vulnérabilité vis-à-vis de certains mécanismes mentaux de réaction et de compensation qu'il n'est pas toujours à même de contrôler. Elle attribue ainsi une certaine importance à l'effort humain tout en reconnaissant ses limitations, et c'est dans ce sens que semblent aller la plupart des théories psychologiques modernes. Cette théorie est qualifiée de paradoxale parce qu'elle soutient qu'une pression excessive nuit au bon fonctionnement de l'être humain

et que le meilleur moyen qu'il a de se contrôler est donc de ne pas trop chercher à le faire. Elle s'applique particulièrement bien à la vie de Simone de Beauvoir car la pensée de celle-ci semble subir une lente évolution du volontarisme pur vers la réalisation croissante que la force des choses, ou en d'autres termes la pression des événements, empêche parfois l'être humain d'agir librement.

Cette thèse se propose donc de montrer le pouvoir de certains cercles psychologiques vicieux sur la vie de Beauvoir; c'est pourquoi elle se situe en quelque sorte à un carrefour entre le domaine de la psychologie et celui de la littérature, qui partagent plus ou moins directement le même centre d'intérêt: l'être humain.

INTRODUCTION

"Docile par condition, par goût, par coutume, je ne suis venu, plus tard, à la rébellion que pour avoir poussé la soumission à l'extrême" (Les Mots, p.138).

Cette citation de Sartre reflète particulièrement bien la perspective dans laquelle l'analyse de la personnalité de Simone de Beauvoir va être entreprise. Il semble qu'il y ait des mécanismes de réaction qui incitent l'esprit humain, une fois qu'il a atteint un extrême, à aller en sens inverse. Cette hypothèse expliquerait comment "une jeune fille rangée" peut en venir à consacrer sa vie adulte à lutter systématiquement contre les valeurs du milieu dont elle est issue, ce qui n'est pas sans parallèle avec la vie de Sartre. Bien sûr, il pourrait être répondu qu'il est tout à fait normal de se révolter contre des prises de position que l'on considère injustes. Cependant, une réaction excessive peut révéler un manque de conviction réelle. Il s'agit là du principe fondamental sur lequel la théorie, que l'on qualifie ainsi de paradoxale, est basée. Selon cette théorie, une personne qui rencontre un problème aura souvent tendance à vouloir le résoudre pour rétablir sa tranquillité d'esprit temporairement perturbée. Cependant, si elle fait de la recherche d'une solution une obsession, qui est associée à un état émotif pénible, elle accroît la tentation de ne rien faire ce qui augmente

la pression d'agir, et ainsi de suite. De cette manière, elle sera toujours divisée entre deux extrêmes: passivité ou agressivité, et ne pourra jamais parvenir à une conviction solide dans un sens ou dans l'autre.

L'objet de cette étude sera de montrer que le malaise qui a infiltré d'une façon plus ou moins diffuse la vie de Beauvoir, et qu'elle a manifesté de façon dramatique par ces derniers mots de La Force des choses (p.686):

" . . . tournant un regard incrédule vers cette crédule adolescente, je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée," trouve son origine dans cette oscillation constante entre l'ennui de vivre -tendance passive- d'une part, et la rage de vivre -tendance aggressive- d'autre part, ces deux extrêmes s'alimentant et se combattant mutuellement. On pourrait comparer ce processus contradictoire à ce qui lie deux ennemis jurés qui ne trouvent la force de maintenir leur haine que dans la haine supposée, mais qui finit par devenir réelle, de l'autre.

Si on voulait exprimer cette idée en termes psychanalytiques, on affirmerait que les demandes déraisonnables du ça incitent quelquefois le sur-moi à être plus strict, ce qui en contrepartie pousse le ça à intensifier sa révolte, le dédoublement de la personnalité¹ ou le

¹Il est intéressant de noter à ce propos que Beauvoir emploie le terme "schizophrénique", à l'instigation de Sartre, pour qualifier ses brusques changements d'humeur (FA, p.97).

repli sur soi-même représentant des façons désespérées de résoudre, tant bien que mal, ce conflit intérieur qui n'en finit pas de croître.

Dans une première étape, les principales critiques et éloges, dont Beauvoir a fait l'objet, seront examinées, et nous tenterons de dégager un consensus, bien qu'il soit difficile de le faire parce que Beauvoir a tendance à provoquer des réactions violentes chez ses critiques, soit en sa faveur, soit contre elle, ce qui dans un sens peut servir à confirmer nos hypothèses. En effet, un individu divisé aurait plutôt tendance à contribuer à la division de ceux qui essayent de former une opinion sur lui.

Dans une seconde étape, nous nous concentrerons principalement sur les volumes autobiographiques de Beauvoir (Mémoires d'une jeune fille rangée, 1958; La Force de l'âge, 1960; La Force des choses, 1963; Tout compte fait, 1972) et secondairement sur ses romans, souvent à forte teneur autobiographique (L'Invitée, 1943; Le Sang des autres, 1945; Tous les hommes sont mortels, 1946; Les Mandarins, 1954; Les Belles Images, 1966) pour essayer d'identifier deux principales tendances chez Beauvoir: tendances passives et tendances agressives.

Ensuite, nous essayerons de montrer comment ces tendances extrêmes, auxquelles pourtant chacun est en proie dans des situations désespérées, ont dans

le cas de Simone de Beauvoir créé une impasse psychologique qui a nui à sa "gaîté d'exister", qu'elle a pourtant recherchée avec acharnement, parce que justement elle l'a recherchée avec acharnement.

Enfin, en appendice, des arguments tirés de la recherche scientifique et de notre observation personnelle seront exposés dans le but de justifier la théorie paradoxale.

CHAPITRE 1

EXAMEN DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Qu'on l'admire ou qu'on la tienne en piètre estime, il est difficile de nier que Simone de Beauvoir a eu une influence sur son siècle, ou du moins elle a su faire parler d'elle, rétorqueront certains critiques, et son association avec Sartre n'a pas peu fait pour contribuer à faire d'elle une figure publique, surtout dans les années qui suivirent la deuxième guerre mondiale. Son roman Les Mandarins, publié en 1954, reflète bien cette période "existentialiste" pendant laquelle le couple Sartre-Beauvoir fut associé, souvent à tort, à un certain style de vie bohème localisé autour de Saint-Germain-des-Prés.

Après l'euphorie de l'après-guerre, quand les intellectuels de gauche croyaient en l'imminence d'un changement social radical, c'est une période de désillusion qui s'ensuit, et en ce sens Les Mandarins représentent un constat d'échec. Ensuite, à part un engagement politique tumultueux à l'occasion de la crise algérienne et de la crise des étudiants en mai 1968¹, le couple Sartre-

¹ L'importance du climat de crise comme particulièrement propice à l'engagement de Beauvoir est un argument en faveur de l'hypothèse qu'elle aurait tendance à réagir plus qu'à agir, et qui sera examiné plus attentivement au chapitre 2.

Beauvoir semble avoir perdu la capacité d'intéresser les média.

Cependant, grâce à ses ouvrages et en particulier au Deuxième Sexe, publié en 1949, Beauvoir a continué à recevoir une certaine attention, nationale et internationale, de la part des critiques littéraires et des mouvements féministes dont elle est considérée comme une des pionnières en matière de théorie.

Nous nous concentrerons principalement sur la critique littéraire après 1960, parce que les critiques les plus récentes bénéficient souvent des critiques précédentes et la critique d'un auteur controversé semble gagner de l'objectivité avec le temps.

1. Critique de 1960 à 1970

Que les critiques de cette décennie soient favorables ou non semblent dépendre de l'affiliation politique ou religieuse de leur auteur. Ainsi un certain nombre de critiques de tendance catholique ont été intrigués par la décision de devenir athée que Beauvoir a prise vers l'âge de quatorze ans. A.-M. Henry (1961), par exemple, blâme le milieu dans lequel Beauvoir a été élevée, l'hypocrisie et l'étroitesse d'esprit de celui-ci, pour expliquer pourquoi elle a embrassé l'athéisme au début de son adolescence, après pourtant une forte inclination au mysticisme

pendant son enfance. La citation suivante est un exemple des nombreuses critiques virulentes qu'elle a dû essuyer de la part des critiques de droite.

Elle [Simone de Beauvoir] s'est présentée comme une schizophrène, et nous voyons un peu mieux maintenant ce que cela signifie. Elle est devenue intellectuelle par une sorte de prolongement de sa psychologie d'enfant et d'adolescente dans l'âge adulte. Son désir de s'appropriier le monde, sa soif de tout connaître, de tout lire, de tout savoir et comprendre, son vouloir de liberté et son refus d'aliéner celle-ci dans un engagement particulier, fût-ce celui du mariage, et même de la maternité, ont admirablement servi en effet ses desseins d'intellectuelle. Mais elle reste en même temps adolescente et déjà adulte. Elle est divisée d'avec les jeunes étant déjà adulte, séparée d'avec les adultes engagés, ayant gardé la liberté non engagée et la psychologie des adolescents.(p.115-116)

Hourdin (1962) représente le point de vue d'un existentialiste chrétien et semble être un peu plus modéré dans ses critiques. Il explique, lui aussi, l'athéisme de Beauvoir par le fait qu'elle a reçu "une éducation religieuse sans authenticité" (p.57). Cependant, il loue le changement d'attitude qui s'est produit chez Beauvoir lors de la deuxième guerre mondiale, comme une transition de l'anarchisme vers l'action positive. Il n'hésite pas, non plus, à qualifier Le Deuxième Sexe de livre magnifique, bien qu'irritant (p.117).

Serge Julien-Caffié (1966) affirme qu'il y a influence mutuelle entre Sartre et Beauvoir, contrairement à ce que beaucoup de critiques pensent. Il attribue à

Beauvoir l'aspect positif de l'existentialisme: chercher des raisons d'existence à l'homme, qui ne lui soient pas dictées par un code de conduite extérieur. Il cite le passage suivant tiré de la préface de La Bâtarde de Violette Leduc: "Ni ermite, ni exilée, son malheur, c'est de ne connaître avec personne un rapport de réciprocité: ou l'autre est pour elle un objet, ou elle se fait objet pour lui" (p.)¹ pour souligner une préoccupation centrale dans l'univers beauvoirien: la tentation de dominer autrui ou d'être dominé par lui.

Jeanson (1966), journaliste "engagé" et "adepte" de l'existentialisme, est le critique préféré de Beauvoir. Il prend bien soin de préciser que la conscience de Beauvoir est autonome de celle de Sartre, et réfute l'idée qu'écrire principalement sur soi, comme l'a fait Beauvoir, reflète du narcissisme. Il pense que le "conflit originel entre les revendications absolues de la liberté et la relativité des situations concrètes" (p.122) est à la base de la pensée beauvoirienne. Même si cela semble illogique à première vue, il affirme que le même désespoir anime son sens de la tragédie et son parti pris d'optimisme. Il s'agit là d'une idée paradoxale qui n'est pas sans points communs avec nos hypothèses de recherche.

¹ Cité dans Julienne-Caffié, p.68.

2. Critique de 1970 à 1980

Cette décennie voit des critiques féministes commencer à mettre en question certains aspects de la vie de Simone de Beauvoir et de son œuvre.

Chantal Moubachir (1972) examine les principaux thèmes beauvoiriens: gaité d'exister, horreur de finir, liberté et authenticité comme base de la morale existentielle, et émancipation féminine, et conclut que le souci de se différencier semble être la principale caractéristique de Beauvoir en tant qu'écrivain.

Descubes (1974), quant à elle, fait remarquer que le désir de choquer semble parfois motiver Beauvoir (p.8). Elle soutient également que les œuvres de Beauvoir sont axées sur deux thèmes majeurs: la vérité et la liberté, et explique comment la situation objective a pris plus de place dans le concept beauvoirien de liberté après la deuxième guerre mondiale. La situation objective ou, en d'autres termes, la force des choses prend une place si grande dans la pensée beauvoirienne qu'on en arrive à considérer son évolution comme une perte de foi progressive dans le volontarisme, le rationalisme et même la liberté humaine, qu'elle professait pourtant avec beaucoup d'ardeur pendant sa jeunesse, ainsi que le suggère la citation suivante:

Lorsque La Force des choses paraît -en 1964- retraçant toutes les difficultés rencontrées

dans la recherche d'un ajustement de la liberté au monde qui semblait en déjouer les tentatives, l'ouvrage désappointe ceux qui attendaient, en place d'une éthique, le succès. Et en un certain sens, il est vrai qu'il marque un recul de l'espoir qu'on sentait vibrer dans le précédent. (p.78)

Jean leighton (1975) accuse Beauvoir de misogynie voilée et compare les personnages féminins de ses romans aux théories du Deuxième Sexe pour trouver les premiers décevants. Elle pense que la réaction manifestée dans Le Deuxième Sexe contre tout ce qui peut maintenir les femmes dans un état passif et dépendant est, en quelque sorte, une réaction contre les inclinations personnelles de l'auteur. Selon le même critique, le désespoir occupe un rôle important dans la vie de Beauvoir et explique beaucoup de ses prises de position extrêmes.

Cottrell (1975) critique Beauvoir d'avoir subordonné l'éthique à la politique, et compare son œuvre à une entreprise de démystification. Il souligne aussi l'élément romantique chez Beauvoir, comme sa peur de l'ennui ou l'extrémisme de son désespoir et de son exaltation. Il l'accuse d'émotivité à cause de sa tendance à avoir quelquefois des crises de larmes pour un rien, et de dogmatisme à cause de sa manie de systématiquement diviser le monde en deux camps: adversaires et alliés. Son besoin d'émotions fortes pour stimuler son activité littéraire est décrit ainsi par Cottrell:

Happy, she [Beauvoir] is sterile; indignant, she

can write. Her indignation and her violent hatreds may perhaps be viewed not so much as an expression of feelings that exist prior to the act of writing, but as the only emotional mode that can sustain her creative drive. Since 1939 Beauvoir has cultivated a sense of outrage; it is the sine qua non of much of her literary work. (p.28)

Deux autres critiques attirent l'attention car d'une part, elles sont fréquemment mentionnées à propos de Beauvoir, et d'autre part, elles sont souvent associées l'une à l'autre. La première critique consiste à déclarer que le besoin des personnages beauvoiriens féminins de se voir refléter positivement dans les yeux d'un homme trouve son parallèle dans la dépendance de Beauvoir vis-à-vis de Sartre. La seconde critique consiste à percevoir une contradiction entre le concept de l'amour tel que manifesté dans Le Deuxième Sexe et qui insiste sur l'indépendance de la femme, et l'expérience de l'amour telle que dépeinte dans ses romans et qui fait jouer aux femmes le même rôle secondaire, "relatif" qu'elle conseillait pourtant aux femmes de refuser.

Bieber (1979) fait remarquer que l'esprit de sérieux, que Sartre et Beauvoir ont pourtant vivement critiqué dans leurs écrits, est une des caractéristiques de la personnalité de cette dernière, et lui attribue la responsabilité de l'irritation qu'elle provoque chez nombre de ses critiques.

Audet (1979), à l'instar de Cottrell, tente d'établir

des liens de ressemblance entre les personnages des romans de Beauvoir et leur créatrice quand il affirme, par exemple:

Françoise [l'héroïne de L'Invitée] est d'une naïveté toute beauvoirienne, elle a un complexe d'infériorité très prononcé en face de l'Autre, surtout quand il s'agit de quelqu'un qui menace de lui enlever ses possessions et notamment celle de son dieu: Pierre. Alors elle perd tous ses moyens, s'effondre et sa jalousie morbide peut la mener à des actes gratuits, elle qui planifie soigneusement tous ses gestes à l'avance de peur qu'un seul ne lui échappe et tombe dans le gouffre du néant toujours béant. (p.49)

Il n'est pas difficile de voir là une critique cachée quant aux relations Sartre-Beauvoir et à la personnalité de cette dernière, le dieu de Françoise, c'est-à-dire Pierre, représentant, sous des traits à peine modifiés, Sartre. Ecrire des romans, selon Audet, a un effet cathartique pour Beauvoir et Tous les hommes sont mortels, par exemple, représente pour elle un moyen de conjurer son obsession de la mort "en se répétant à satiété, sous forme de roman, l'ennui mortel qu'engendrerait l'immortalité éventuelle d'un seul individu égaré dans un monde transitoire et contingent" (p.109). Il semble que Beauvoir soit ainsi accusée, plus ou moins directement, de rationalisation, c'est-à-dire de mauvaise foi.

3. Critique de 1980 à 1990

Récemment les critiques semblent moins partisans

et plus soucieuses d'objectivité. Anne Whitmarsh (1981), par exemple, essaye d'établir un équilibre entre les attaques virulentes contre Beauvoir et les admirations aveugles à l'égard de celle-ci. Elle pense aussi que l'influence de Beauvoir, comme celle de tous les intellectuels français, sur la vie politique française est surestimée.

Selon Carol Ascher (1981), les romans de Beauvoir tendent à refléter un idéal d'autonomie personnelle et de lutte pour la justice sociale, bien qu'elle déplore la dépendance de celle-ci vis-à-vis de Sartre, ainsi qu'elle le déclare dans une lettre ouverte qu'elle lui adresse: "your decision to remain with Sartre, to make him the center of your life, really, seems to have entailed a heavy sacrifice of eroticism and emotions in favor of your mind, which you knew he would always be able to nurture" (p.117). Elle reproche aussi à l'univers beauvoirien de trop insister sur l'aspect négatif des relations humaines -crédulité ou méfiance- au détriment de leur aspect positif -confiance en soi et en autrui- ces deux derniers éléments étant pourtant, à son avis, une condition nécessaire à tout changement social permanent.

Keefe (1983) examine le problème de la sincérité et des omissions dans les mémoires, et suggère qu'une déformation plus ou moins consciente de la réalité a pris place. Sur le plan littéraire il ajoute que "most of the books may lack in literary qualities of the purest

kind" (p.227). Le fait que les romans de Beauvoir aient une forte teneur autobiographique est attribué à un manque d'esprit inventif de la part de l'auteur. De plus, son manque de flexibilité est souligné en ces mots: "She [Beauvoir] is often so emphatic and so sweeping in her assertions in essays that they immediately set up resistance on the reader's part" (p.228-229).

Schwarzer (1984) décrit les deux aspects, en apparence contradictoires, de la personnalité de Beauvoir, à savoir sa sévérité et sa loyauté extrême, ainsi:

C'est mon premier contact avec la fameuse "tête de chameau" de Simone de Beauvoir -à savoir sa mine glaciale quand quelqu'un ou quelque chose lui déplait. C'est, je le comprendrai plus tard, un caractère très absolu. En contrepartie, une fois qu'elle a donné son amitié, il en faut beaucoup pour qu'elle la reprenne. (p.11)

Mary Evans (1985) affirme que les écrits de Beauvoir sont une source d'inspiration pour le féminisme, mais formule une critique qui semble être la principale dirigée contre Le Deuxième Sexe par bon nombre de féministes, à savoir que "De Beauvoir's answer to the 'woman question' was the adoption by women of male habits and values" (p.xi).

Francis et Gontier (1985), dans leur biographie de Beauvoir, mettent en relief certaines contradictions dans sa vie, comme, par exemple, sa tendance à l'inaction en se "disant que Sartre agissait pour deux" (p.303), ce qui n'empêche pas ses réactions d'être violentes. Ils lui attribuent

une qualité cornélienne parce que "capable de tout sacrifier à la gloire, au sens classique du terme, c'est-à-dire à sa vocation" (p.328-329).

Un certain malaise ou mal de vivre qui semble avoir empêché Beauvoir de jouir pleinement d'un sentiment de réussite pourtant justifié, compte tenu de ses accomplissements littéraires, est mise en évidence par Okely (1986), qui en rend compte en ces mots: "The autobiographies of de Beauvoir's adulthood are testimony to a mixed triumph" (p.117).

Françoise d'Eaubonne (1986), amie personnelle de Beauvoir, croit en une influence littéraire réciproque entre Sartre et Beauvoir, et décrit la vie de cette dernière comme une "lutte désespérée de l'être contre le néant" (p.345).

Winegarten (1988) pense que les engagements politiques et les relations sentimentales du couple Beauvoir-Sartre relèvent du même utopisme, et accuse Beauvoir de domination cachée à l'égard de Sartre, et Sartre de cruauté à l'égard de Beauvoir, ce qui revient en fait à accuser celle-ci plus ou moins de masochisme. Elle considère la description que Beauvoir a faite des Etats-Unis dans son livre L'Amérique au jour le jour pleine de préjugés et, en faisant allusion aux mots désormais célèbres "j'ai été flouée", elle ajoute: "No amount of protestation and explanation could call back the word 'cheated' or counteract the sense of shortcoming

and betrayal" (p.79).

Lisa Appignanesi (1988) relève un désaccord entre l'expérience parfois douloureuse que Beauvoir a faite de la vie et le ton froidement raisonnable qu'elle emploie pour la raconter, et suspecte celle-ci de suppression.

Parmi les différentes opinions qui se sont formées à l'égard de Beauvoir et qui souvent se contredisent, il est possible cependant de relever deux points importants. D'une part, il est difficile de nier que Beauvoir fait preuve d'une certaine obstination, d'un certain extrémisme de pensée et d'émotion qui peut aller jusqu'au désir de choquer autrui et qui se manifeste, par exemple, dans la violence de ses condamnations idéologiques ou sa haine de la bourgeoisie. D'autre part, son désir de s'effacer et sa vulnérabilité affective tels qu'ils sont reflétés dans ses relations avec Sartre ou dans les personnages féminins de ses romans, attirent l'attention par leur extrémisme¹.

De plus, il semble que le même désespoir soit à l'origine de ces deux tendances extrêmes et apparemment opposées, et que le vie de Beauvoir puisse être décrite, plus ou moins justement, comme une tentative désespérée d'être heureuse.

¹ Ce qui n'exclut pas une certaine compassion envers les déshérités et un certain courage de ses opinions; il serait malhonnête de vouloir résumer la personnalité de Beauvoir à seulement deux inclinations extrêmes.

Il est aussi intéressant de noter qu'aucun critique n'a exploré à fond le concept de l'ambivalence psychologique chez Beauvoir, ni n'a systématiquement analysé sa personnalité dans la perspective d'un conflit émotionnel non résolu.

Presque tous les critiques sont d'accord pour affirmer que la littérature a souvent représenté pour Beauvoir une occasion de chercher à résoudre des problèmes personnels, et en ce sens, ses écrits sont particulièrement propices à l'analyse de sa personnalité et des difficultés auxquelles elle a dû faire face. Françoise d'Eaubonne déclare:

Sans cesse, Beauvoir revenait sur son goût du bonheur, sa volonté d'être heureuse, cette détermination à laquelle Francis Jeanson a raison de trouver quelque tension, un aspect un peu trop crispé pour correspondre au réel; mais il n'a pas poussé plus avant. (p.344)

C'est notre intention de chercher à le faire.

CHAPITRE 2

TENDANCES PASSIVES

Selon la psychologie paradoxale, la pression qu'exercerait un individu sur lui-même pour se motiver à atteindre un objectif peut avoir des effets contraires dans certains cas, car il y a des buts qui ne peuvent être atteints qu'inconsciemment et c'est le désir obstiné de les atteindre consciemment qui constitue le principal obstacle à leur réalisation. L'impressionnabilité, par exemple, serait indirectement causée par un désir opiniâtre d'impressionner autrui, et l'irritabilité par un désir acharné de s'effacer, et vice versa.

Nous essayerons de montrer que Simone de Beauvoir a souvent été en proie à ces deux attitudes extrêmes -impressionnabilité et irritabilité- qui seront classées dans des catégories plus larges dans le cadre de cette étude, nommément tendances passives et tendances agressives, et que celles-ci se sont mutuellement alimentées et combattues, ce qui a été la cause d'un malaise persistant chez l'auteur.

L'entreprise de vouloir diviser les tendances psychologiques d'une personne en seulement deux catégories -tendances passives et agressives- semble à première vue impossible. En effet, il n'existe pas de critères rigoureux qui permettent de qualifier une tendance de

passive ou d'agressive. Si, par exemple, on choisit comme critère de passivité le manque d'énergie et comme critère d'agressivité l'excès d'énergie, on est amené à placer le perfectionnisme, qui ressemble plutôt à de l'excès d'énergie, dans la catégories des tendances agressives, ce qui choquerait un peu la logique. Cependant, une classification de tendances s'impose si on veut montrer d'une manière systématique que Beauvoir a souvent fluctué d'une tendance extrême à l'autre, donc un critère doit être choisi, même s'il est quelque peu arbitraire.

Dans le cadre de cette étude, le critère choisi sera celui de la domination et de la non-domination: toute attitude défensive à caractère non-dominant, c'est-à-dire qui ne semble pas avoir pour but de dominer autrui, sera classée dans la catégorie des tendances passives, et toute attitude combative à caractère dominant, c'est-à-dire qui semble avoir pour but d'exercer de l'emprise sur autrui, sera classée dans la catégorie des tendances agressives.

Ce critère peut paraître quelquefois arbitraire parce que, par exemple, le complexe de culpabilité sera classifié dans les tendances passives bien qu'il puisse servir à manipuler autrui, et le complexe de supériorité sera catalogué comme tendance agressive bien que la supériorité place un lourd fardeau sur les épaules de celui qui la cherche systématiquement, mais dans l'ensemble

il ne semble pas présenter d'inconvénients majeurs.

Le but de ce chapitre est de se concentrer sur les tendances passives chez Simone de Beauvoir, et de montrer que celle-ci en était facilement l'objet. Les tendances passives seront, dans un souci de clarté, classifiées en quatre groupes qui peuvent quelquefois se chevaucher, car, comme il l'a été suggéré auparavant, les affections humaines se prêtent difficilement à une classification précise et rigoureuse.

Le premier groupe comportera les attitudes qui ont trait à une tendance extrême à s'abaisser ou à exalter autrui: modestie et réserve excessive, crime d'exister, fascination exercée par autrui, sentiment d'infériorité chronique, esprit de renoncement, répression de soi, etc. Il sera intitulé abaissement de soi. Dans le deuxième groupe seront incluses les attitudes qui reflètent une dépendance extrême sur son environnement: facilité à être influencé et choqué, suggestibilité, désir excessif de plaire et d'être accepté, etc., et aura pour titre: dépendance extrême. Les attitudes qui ont trait aux crises de désespoir, à la hantise de la mort et de la vieillesse, au sentiment persistant d'impuissance et de futilité, à la facilité à être tenté par l'indifférence, etc., forment le troisième groupe sous le titre de désespoir cyclique. Enfin, le dernier groupe, intitulé perfectionnisme, comprendra les attitudes qui indiquent une soif d'absolu exercée

à ses dépens: maladie du scrupule, désir de tout justifier et de ne rien perdre, besoin exagéré d'ordre, etc.

Dans le but de justifier ces hypothèses, des exemples seront tirés de chaque période de la vie de Simone de Beauvoir, de l'enfance à la maturité, et il est assumé qu'une certaine continuité psychologique se maintient au cours de la vie d'un individu, même si certaines tendances peuvent prendre des formes différentes.

1. Abaissement de soi

De l'effacement de soi au "crime d'exister", la tendance de Simone de Beauvoir à s'abaisser est manifeste aussi bien dans ses écrits autobiographiques qu'à travers ses héros de roman auxquels elle prête beaucoup de ses traits personnels.

Simone de Beauvoir apprend très tôt l'habitude de s'effacer devant autrui, comme elle le reconnaît en ces mots: "J'appris de maman à m'effacer, à contrôler mon langage, à censurer mes désirs, à dire et à faire exactement ce qui devait être dit et fait. Je ne revendiquais rien et j'osais peu de chose" (MJFR, p.43).

Après sa rencontre avec Sartre, elle s'identifie si intimement à sa pensée et ses opinions qu'elle hésite souvent à jouer un rôle public par peur de "faire double emploi." Dans La Force de l'âge, elle concède:

Maintenant que j'avais un livre publié [L'Invitée], il eût été normal que j'assiste aux réunions du C.N.E.¹; j'en fus éloignée par un scrupule qui souvent par la suite m'incita à des réserves analogues. Mon accord avec Sartre était si entier que ma présence eût vainement doublé la sienne; inutile, elle devenait, me semblait-il, inopportune et ostentatoire. (p.578)

Cette hésitation à s'exprimer et cette tendance à rester dans l'ombre de Sartre se sont manifestées plus d'une fois. Elle continue à l'éprouver pendant la guerre d'Algérie, bien que la position française lui soit particulièrement odieuse. Elle écrit dans La Force des choses: "Parler dans les meetings, écrire des articles: j'aurais dit moins bien que Sartre les mêmes choses que lui. Il m'aurait paru ridicule de l'accompagner comme son ombre à la manifestation silencieuse à laquelle il participa avec Mauriac" (p.391).

On a l'impression en lisant l'autobiographie de Beauvoir que celle-ci n'aime pas s'engager par nature, et qu'elle a généralement besoin d'un choc pour être plus disposée à le faire: choc du "trio"², de l'occupation allemande, de la guerre d'Algérie, etc. Elle donne la

¹ Convention nationale des écrivains: organisation de résistance qui regroupait les intellectuels de gauche pendant l'occupation allemande.

² Tentative de liaison "triangulaire" entreprise par Sartre, Beauvoir et Olga Kosakievicz un peu avant le commencement de la seconde guerre mondiale et qui s'est soldée par un échec.

raison suivante pour expliquer pourquoi après dix ans d'efforts stériles, elle parvient enfin à écrire un roman qui satisfasse un éditeur, et auquel elle donne initialement pour titre Légitime Défense, mais qui devient par la suite L'Invitée:

Mes consignes de travail demeurèrent creuses jusqu'au jour où une menace pesa sur lui [mon bonheur] et où je retrouvai dans l'anxiété une certaine solitude. La mésaventure du trio fit beaucoup plus que me fournir un sujet de roman: elle me donna la possibilité de le traiter. (FA, p.374)

Ce manque de motivation naturelle à s'affirmer et qui ne se laisse vaincre que sous la pression des événements et des émotions, ce besoin d'être au pied du mur pour commencer sérieusement à s'engager, et cette nécessité de faire de ses entreprises une mission ou un combat pour être motivé à les poursuivre (TCF, p.152) peuvent être raisonnablement attribués à une certaine tendance à douter de soi, l'excitation de la lutte servant à la surmonter.

Une inclination à rester sur ses réserves peut aussi être rationalisée, se transformer en esprit de renoncement et procurer ce qui est appelé parfois l'ivresse du renoncement. Ainsi, le concept de l'amour inévitable mais impossible semble particulièrement plaire à Simone de Beauvoir. Se référant à cette période de son adolescence lorsqu'elle était amoureuse de son cousin Jacques, elle écrit: "Je m'abîmai dans le renoncement.

"Je n'aimerai jamais personne d'autre que [Jacques], mais entre nous l'amour est impossible", décidai-je" (MJFR, p.211).

De même, lors de l'aventure du "trio", elle ne voit aucun mal initialement à s'efforcer de s'en accommoder malgré un sentiment d'inconfort persistant, bien qu'elle arrive finalement à la conclusion que l'effacement total de soi par soi est impossible. Elle fait part de son expérience en ces mots:

Dans ces instants, le "trio" semblait une éblouissante réussite. Pourtant, des fissures avaient tout de suite craquelé ce bel édifice. Il était l'œuvre de Sartre: on ne peut même pas dire qu'il l'eût bâti: il l'avait suscité, du seul fait qu'il s'était attaché à Olga. Quant à moi, j'eus beau tenter de m'en satisfaire, je ne m'y sentais jamais à l'aise. (FA, p.262)

Il est possible d'affirmer avec une certaine certitude que Simone de Beauvoir est prête à ignorer des sentiments pourtant légitimes, dans le but de satisfaire les souhaits, et même pourrait-on dire les caprices d'autrui. Cette attitude complaisante peut être qualifiée d'excessive, si on s'en réfère à des critères de jugement généralement acceptés, et reflète, en ce sens, un certain manque d'estime de soi.

C'est son désir extrême d'éviter les conflits¹ qui l'incite, quand il s'agit de Sartre, à la résignation,

¹ Syndrome du terroriste terrorisé (FCh, p.620). Un besoin extrême de compétition peut accompagner et même alimenter un désir extrême d'éviter les conflits, selon la théorie paradoxale.

comme la déclaration suivante le montre:

Je ne doutais pas qu'il [Sartre] ne finît par me supplanter dans la vie d'Olga; il n'était pas question de la lui disputer, puisque je ne pouvais supporter aucun désaccord entre lui et moi. (FA, p.263)

La répression de soi ou la tentative de répression de soi ne se limite pas à ses relations avec Sartre. Lors de la guerre d'Algérie, ses réactions sont tellement violentes qu'elle ne perçoit pas d'autre solution que de chercher à les refouler, et, en ce sens, il est possible d'affirmer que la peur d'aller trop loin peut inciter quelqu'un à refouler ses sentiments, de la même façon que la peur de ne pas aller assez loin pouvait inciter cette même personne à les défouler en premier lieu¹. L'explication que Simone de Beauvoir donne de certaines montées brutales de tension artérielle, suite à des désaccords d'opinion entre elle et son beau-frère à propos de la conduite des soldats français pendant la guerre d'Algérie, est révélatrice à ce sujet. En effet, entendre son beau-frère déclarer que la torture -que les soldats français sont à l'époque accusés de pratiquer en Algérie- représente seulement des cas exceptionnels la met dans des colères qu'elle essaye pourtant de réprimer, ce qui a pour résultat de faire

¹ Cela aiderait à comprendre pourquoi il est difficile de remédier à la cyclothymie (alternance de périodes d'excitation et de dépression).

monter sa tension. Les battements précipités de son cœur, la lourdeur de sa nuque et le bourdonnement de ses oreilles (FCh, p.391) lui font prendre conscience de ce phénomène troublant, et montre à tel point le conflit entre le désir de défendre sa position et sa répugnance à donner libre cours à ses sentiments par peur d'aller trop loin est intense. La tentation de la malveillance semble ainsi donner de l'attrait à la volonté de réprimer ses émotions.

L'abaissement de soi peut prendre plusieurs formes. Il peut se manifester, entre autres, par la surestimation d'autrui. Simone de Beauvoir appelle la tendance à surestimer autrui "le mirage de l'Autre" (FA, p.572) pour en souligner le caractère trompeur, et bien qu'elle l'ait souvent dénoncée en particulier dans L'Invitée, elle avoue avoir beaucoup de mal à en être libre. Lorsque, par exemple, un chroniqueur l'appelle "la nouvelle romancière maison" en parlant des éditions Gallimard, elle en éprouve de la joie aussitôt teintée d'un peu de déception à l'idée que sa position lui aurait paru beaucoup plus enviable si elle avait été occupée par quelqu'un d'autre (FA, p.573).

Ce besoin de se voir avec les yeux des autres pour être capable d'apprécier ses accomplissements à leur juste valeur peut être expliqué par une répugnance à croire en soi. Il est également extraordinaire qu'une réussite puisse se transformer en pression, en malaise, en crainte

de ne pas être à la hauteur des espérances d'autrui, mais tel est le cas pour Simone de Beauvoir qui se dit, par exemple, "désagréablement affectée" par le succès de La Force de l'âge auprès du grand public. Elle explique cette réaction inattendue de la façon suivante: "Surtout, je convertissais les éloges en exigences; les lettres que je recevais et qui me touchaient, je pensais que j'avais encore à les mériter" (FCh, p.602). L'excès d'ambition ou l'excès d'humilité est-il à l'origine de ce sentiment d'inadéquation? Il est difficile quelquefois de distinguer entre ces deux extrêmes.

Le sentiment de n'être rien et de ne rien valoir est souvent associé à un manque d'estime de soi. "Je n'ai pas de personnalité" (MJFR, p.114) et "Je la [Zaza]¹ comparais à mon vide intérieur, et je me méprisais" (MJFR, p.114) sont des leitmotive tout au long des pages des Mémoires d'une jeune fille rangée qui traitent de l'adolescence de son auteur.

On pourrait penser que la fin de l'adolescence marquera aussi la fin de ce sentiment d'infériorité chronique, mais il semble faire preuve d'une tenacité qui ne faiblit pas avec l'âge. Beauvoir écrit en effet dans La Force de l'âge:

¹ Amie d'adolescence dont la mort prématurée a été indirectement causée, selon Simone de Beauvoir, par un conflit d'autorité avec ses parents.

. . . fascinée par l'autre, je m'oubliais au point qu'il ne restait personne pour se dire: je ne suis rien. Néanmoins, par éclairs cette voix se réveillait; alors, je constatais que j'avais cessé d'exister pour mon compte, et que je vivais en parasite. (p.166)

Il semble possible de déduire des affirmations de Beauvoir que l'inconscient s'oppose à une perte totale d'individualité, et que la réalisation soudaine ou intermittente que l'on a perdu son individualité montre qu'en fait, cela n'est pas tout à fait vrai, et en même temps cause assez de peine pour motiver à rééquilibrer une situation néanmoins jugée précaire.

L'héroïne de L'Invitée, Françoise, est elle aussi l'objet de ces éclairs de lucidité pendant lesquels elle se sent un "manque d'être", ce qui la conduira finalement au meurtre de sa rivale comme une tentative de reconquérir sa "plénitude d'être" temporairement volée ou violée par autrui, tentative dont le lecteur ignore le succès ou l'échec à long terme.

Ces deux déclarations, entre autres, "Je ne suis personne" (p.184) et "Elle [Françoise] pouvait savoir avec beaucoup de certitude ce qu'elle n'était pas: c'était pénible de ne se connaître que comme une suite d'absences" (p.184) traduisent assez bien ce sentiment d'insatisfaction que Françoise semble éprouver vis-à-vis d'elle-même, et qui la rend particulièrement vulnérable à la jalousie et à la haine d'autrui, ce qui ne fait rien pour y remédier

durablement, tout au contraire.

Il paraît plus facile pour Simone de Beauvoir de savoir ce qu'elle ne veut pas que de savoir ce qu'elle veut, et peut-être cela est-il dû à un complexe de culpabilité, car, aux yeux d'une conscience hypersensible, il est moins blâmable de répugner à faire quelque chose que de s'engager à faire quelque chose.

Effectivement, un complexe de culpabilité semble avoir tourmenté Simone de Beauvoir depuis son enfance. Quand elle écrit: "De nouveau j'étais victime d'une sorcellerie que je n'arrivais pas à conjurer: je n'avais rien fait de mal, et je me sentais coupable" (MJFR, p.140), elle reconnaît en quelque sorte posséder une conscience hypersensible qui est capable de se blâmer en dépit de ses convictions. Ce phénomène est quelquefois décrit sous le nom de fausse culpabilité. Les survivants d'un drame en sont parfois victimes vis-à-vis de ceux qui n'ont pas eu la chance d'y échapper.

A propos de la mort de son amie d'enfance Zaza, voici les mots que Beauvoir emploie pour décrire ses sentiments, et qui terminent son premier volume autobiographique:

S'agissait-il d'une maladie contagieuse, d'un accident? ou Zaza avait-elle succombé à un excès de fatigue et d'angoisse? Souvent la nuit elle m'est apparue, toute jaune sous une capeline rose, et elle me regardait avec reproche. Ensemble nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai

pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort. (MJFR, p.358-359)

Est-ce un sentiment de culpabilité justifié? Il n'y a aucune raison de le penser. Il n'est pas raisonnable pour Beauvoir de se blâmer de la mort de son amie, et pourtant elle ne semble pas pouvoir s'empêcher de le faire.

Dans Le Sang des autres, Jean Blomart est victime de ce même sentiment à l'occasion de la mort de l'enfant de Louise, la bonne de ses parents, et l'exprime en ces mots:

Dans mon lit j'ai pleuré jusqu'au sommeil à cause de cette chose qui avait coulé dans ma gorge avec le potage tiède, plus âcre que le remords: ma faute. La faute de sourire pendant que Louise pleurait, la faute de pleurer mes larmes et non les siennes. La faute d'être un autre. (p.14)

Cette culpabilité que l'on peut qualifier d'existentielle parce qu'elle est associée au fait même d'exister se répète chaque fois que Jean Blomart perd quelqu'un de cher. Lorsqu'il quitte le foyer paternel, il s'accuse (p.27). Au chevet de sa compagne mourante, il est accablé de remords (p.10). Et chaque fois pour un crime indéfinissable: "parce que j'existe" (p.10), "le crime d'exister" (p.27), "J'étais à jamais pour autrui ce scandale" (p.58). Il est intéressant de noter, à cet effet, l'épigraphe que Beauvoir a choisi pour son livre Le Sang des autres: "Chacun est responsable de tout devant tous" (Dostoïevski).

Il semble possible d'affirmer qu'un sentiment de

culpabilité sans fondement objectif relève plus de l'abaissement de soi pathologique que de l'exercice d'une conscience saine et équilibrée. Audet souligne l'importance de la culpabilité existentielle dans les œuvres de Simone de Beauvoir, en ces mots :

Il y a enfin le thème de la faute, du péché originel, du crime d'exister quand les autres meurent, qui engendre chez l'auteur la fuite dans le complexe de culpabilité et déclenche, chez ses protagonistes, le sens de la responsabilité et du dévouement patriotique. (p.136)

Les écrits autobiographiques de Beauvoir et certains de ses personnages fictionnels qui lui ressemblent quelque peu, dénotent, de la part de l'auteur, un certain scrupule à s'affirmer et à s'estimer qui ne semble pas justifié, et que seule la pression des circonstances semble capable de vaincre temporairement.

2. Dépendance extrême

Simone de Beauvoir, à travers ses œuvres, montre une hypersensibilité qui la rend très vulnérable aux opinions d'autrui, et semble créer chez elle un besoin extrême de réconfort, ce qui accroît encore plus sa dépendance vis-à-vis d'autrui et sa peur de déplaire, car déplaire à autrui est en quelque sorte se priver d'une source potentielle d'approbation et de réconfort.

La suggestibilité de Simone de Beauvoir est évidente pendant son enfance, comme l'anecdote suivante le prouve :

Bob [héros de roman] passait le premier; soudain il poussait un cri affreux: il avait rencontré un python. Les mains moites, le cœur battant, j'assistai au drame: le serpent le dévorait. Cette histoire m'obséda¹ longtemps. Certes, la seule idée d'engloutissement suffisait à glacer mon sang; mais j'aurais été moins secouée si j'avais détesté la victime. L'affreuse mort de Bob contredisait toutes les règles; n'importe quoi pouvait arriver. (MJFR, p.53)

On pourrait penser que Simone de Beauvoir se débarrasserait tôt ou tard de cette impressionnabilité qui est fréquente chez les enfants. La déclaration suivante faite à propos d'un incident survenu à une Vietnamiennne soupçonnée sans doute de "coopération avec l'ennemi", et rapporté lors des délibérations du tribunal Russell², semble démentir cette attente:

Entre autres sévices, on lui a un jour déversé sur la tête une bassine pleine de pus, de crachats de tuberculeux, de vomissures, d'eau où s'étaient lavés des lépreux; cet épisode m'a révoltée plus encore que toutes les tortures: la douleur physique, on échoue à l'imaginer tandis que le dégoût, on peut l'éprouver à distance. (TCF, p.395-396)

Peu de chose suffit à ébranler son assurance. Vers l'âge de sept ans, une tante qualifie son allure de simiesque, et la voilà qui s' imagine ressembler

¹ Le lien entre suggestibilité et obsession est significatif, en ce sens que, selon la théorie paradoxale, plus on fait des efforts pour se débarrasser directement d'une idée que son bon sens tient pour irrationnelle, plus la résistance à laquelle les efforts se heurtent devient tenace.

² Organisation privée qui s'était donné pour rôle de juger la conduite des Etats-Unis dans la guerre du Vietnam, et à laquelle Beauvoir et Sartre furent invités à participer.

à un petit singe aux yeux de ses camarades d'école, perd son naturel, devient maladroite et se donne ainsi des raisons de croire la moquerie méritée (MJFR, p.63), quoique souvent il n'y a rien de plus adroit qu'un petit singe. Il semble s'agir d'un cas où l'étiquette tend plus à produire le comportement que l'inverse.

Cinquante ans plus tard, le regard d'autrui continue à avoir le même pouvoir d'intimidation sur elle, comme elle le rapporte dans Tout compte fait: "je suis un peu émue quand j'aborde en chair et en os un public. Je me sens transformée en objet par ces consciences étrangères. Je ne sais pas lequel, et pendant un instant cela m'intimide" (p.48).

Sans doute dans le but de remédier à ce sentiment de vulnérabilité tour à tour angoissant et paralysant, Simone de Beauvoir a particulièrement besoin de certitude et de garantie. Elle trouve, ou croit trouver, la satisfaction de ce besoin en la personne de Sartre. Elle reconnaît elle-même que Sartre a pris la place que Dieu occupait dans sa vie avant de perdre la foi -ce qui est loin d'être une place négligeable- comme le montre la déclaration suivante:

Cependant, je lui [Sartre] faisais si totalement confiance qu'il me garantissait, comme autrefois mes parents, comme Dieu, une définitive sécurité. Au moment où je me jetai dans la liberté, je retrouvai au-dessus de ma tête un ciel sans faille; j'échappais à toutes les contraintes, et cependant chacun de mes instants possédait

une sorte de nécessité. (FA, p.31)

Le temps ne semble pas diminuer la confiance aveugle que Beauvoir accorde à Sartre car une dizaine d'années après l'avoir rencontré, elle continue à se décharger sur lui du soin de justifier sa vie, pour reprendre son expression, et malgré sa gêne à le faire, elle n'envisage "aucun moyen pratique d'y changer" (FA, p.325).

Cette dépendance extrême a un prix; elle réclame de la part de celui qui s'y voue un certain sentiment d'infériorité pour se maintenir. En se référant à cette période de sa vie qui n'a pas encore connu le trauma de la guerre, le départ de Sartre pour le front et sa subséquente détention dans un camp de prisonniers, Simone de Beauvoir écrit:

Ainsi me convenait-il de vivre auprès d'un homme que j'estimais m'être supérieur; mes ambitions, quoique têtues, restaient timides et le cours du monde, s'il m'intéressait, n'était tout de même pas mon affaire. (FA, p.376)

Bien que cette solution de facilité qui consiste à rendre autrui garant de son bonheur ait été mise à rude épreuve par les aléas de la guerre et les liaisons amoureuses incessantes de Sartre, Beauvoir ne semble jamais arriver à s'en défaire complètement. De nombreux critiques lui ont reproché cette passivité affective qui n'a pas peu contribué parfois jusqu'à lui ôter le goût de vivre, et Appignanesi semble les résumer quand elle affirme:

The distant idol had feet of all too human clay. In reading the volumes of Beauvoir's massive autobiography, it became clear that not only did she consider her relationship with Jean-Paul Sartre to be the greatest achievement of her life, not only did she deem him intellectually superior to herself (all of which I might have forgiven), but in this lifelong relationship of equals, he, it turned out, was far more equal than her. It was he who engaged in countless affairs, she who responded only on a small number of occasions by engaging in longerlasting passionate affairs of her own. Worse. Between the lines of the autobiography it was shockingly evident that Beauvoir suffered deeply from jealousy. Yet this most apparently honest and lucid of women preferred to avoid the issue, to avoid the exploration of any irrational upsurge and keeps the image of a model life intact. (p.3)

Ce manque d'autonomie personnelle ne s'est pas limité à ses relations avec Sartre, mais semble être un souci majeur dans sa vie et ses œuvres littéraires, comme elle l'avoue dans les Mémoires d'une jeune fille rangée: "Cet apologue [d'une ébauche de roman] traduisait le plus obsédant de mes soucis: me défendre contre autrui" (p.191) et dans La Force de l'âge: "Et je n'avais pas définitivement résolu le plus sérieux de mes problèmes: concilier le souci que j'avais de mon autonomie avec les sentiments qui me jetaient impétueusement vers un autre" (p.160).

Simone de Beauvoir a manifesté ainsi une tendance à être influençable, que ce soit avec des amis du sexe féminin ou masculin, bien avant sa rencontre avec Sartre, tendance accompagnée d'une peur irrationnelle et apparemment incontrôlable de s'aliéner les sympathies d'autrui, et

les déclarations suivantes font état de cette attitude passive: "Tout mon bonheur, mon existence même reposaient entre ses mains [de Zaza]" (MJFR, p.95); "Le bonheur que me donnait notre amitié fut traversé pendant ces années ingrates par le constant souci de lui [Zaza] déplaire" (MJFR, p.120); "J'aurais perdu le goût de vivre si on m'avait séparée de Zaza" (MJFR, p.124); "J'étais prête, dès qu'ils [les garçons] avaient un peu de charme ou de vivacité, à subir leur prestige" (MJFR, p.122).

Plus tard, quand Simone de Beauvoir devient un écrivain connu, les lecteurs vont en quelque sorte jouer le rôle rédempteur que Sartre n'est peut-être pas capable, après tout, de tenir tout seul. Elle écrit à propos de ce rôle quasi-magique que sont censés tenir ses lecteurs, qu'en se multipliant dans "des milliers de cœurs", il lui semblait que son existence "rénovée", "transfigurée", serait, d'une certaine manière, "sauvée" (FA, p.577-578).

Les héros de ses romans n'échappent pas à ce besoin de s'accrocher désespérément à autrui. Dans L'Invitée, Françoise l'éprouve tout aussi bien à l'égard de son compagnon, Pierre, qu'à l'égard de sa rivale, Xavière. Elle exprime ainsi ses sentiments de dépendance: "On ne fait qu'un, se répéta-t-elle. Tant qu'elle ne l'avait pas raconté à Pierre, aucun événement n'était tout à fait vrai" (p.30); "Mais c'était une vraie angoisse de dépendre à ce point dans son bonheur et jusque dans son

être même de cette conscience étrangère et belle" (p.299). Il n'est pas surprenant que de tels sentiments prédisposent un individu, aussi raisonnable soit-il, à la folie meurtrière.

Il semble évident de conclure que Simone de Beauvoir a eu à lutter, plus ou moins épisodiquement mais tout au long de sa vie, contre une tendance à être suggestible et à faire excessivement dépendre son bonheur d'autrui, tendance qui lui apportait certaines satisfactions mais qui la faisait aussi souvent souffrir et dont elle ne savait pas comment se libérer.

3. Désespoir cyclique

La vie de Simone de Beauvoir semble avoir été une tentative acharnée d'échapper au désespoir, et, en ce sens, il n'est pas surprenant qu'elle ait souscrit avec ferveur à l'existentialisme sartrien, appelé parfois philosophie du désespoir, qui considère l'homme comme une "passion inutile", bien qu'elle se soit donné parfois pour tâche d'en montrer les aspects positifs comme dans Pour une morale de l'ambiguïté (1947).

L'angoisse n'a pas attendu de prendre une tournure métaphysique pour troubler l'esprit de Simone de Beauvoir. Adolescente, elle commence à faire l'expérience de crises d'angoisse qui ne cesseront de fondre sur elle

jusqu'à sa mort, plus ou moins régulièrement et quelquefois sans raison apparente. Elle raconte dans Les Mémoires d'une jeune fille rangée comment, une nuit, l'angoisse fond sur elle, juste après s'être couchée. Il lui est arrivée "d'avoir peur de la mort jusqu'aux larmes, jusqu'aux cris"; mais cette fois, l'épouvante est si violente qu'elle est tentée d'aller frapper à la porte de sa mère et de se prétendre malade, juste pour entendre des voix. Elle finit par s'endormir, mais elle gardera de cette crise "un souvenir terrifié" (p.206).

Il est intéressant de noter que ces crises d'angoisse sont accompagnées d'un besoin irrésistible de contact humain, et en ce sens, il est possible d'affirmer que le sentiment d'isolation ou de solitude est un des éléments principaux qui composent le désespoir de Beauvoir. En relisant la portion de son journal intime correspondant à la période de ses études de philosophie, elle y retrouve le leitmotiv suivant d'un bout à l'autre: "Je suis seule. On est toujours seule. Je serai toujours seule" (MJFR, p.187).

Dix ans après, elle écrit dans le même journal:

Je me sens hors du monde, et je conçois sans horreur de pouvoir tout à fait m'anéantir. . . . C'est ça qui est le vrai: être sans maison, sans ami, sans but, sans horizon, une toute petite souffrance au milieu d'une nuit tragique. (FA, p.403)

L'année suivante, à l'occasion de la débâcle française de 1940, elle se lamente sur le fait qu'il n'y a plus d'hommes, qu'il n'y en aura plus, et s'interroge sur

ses raisons de vivre dans ces conditions. Le sommeil semble seul capable d'apaiser quelque peu ce "désespoir absolu" (FA, p.465).

Quoiqu'un certain découragement soit justifié dans la France de 1940, il semble que les crises de solitude et de désespoir de Simone de Beauvoir atteignent des intensités que peu de gens connaissent dans les mêmes circonstances, et que seuls la vieillesse et le déclin physique qui l'accompagne seront capables d'atténuer quelque peu (TCF, p.50-51).

Le désespoir de Beauvoir peut aussi être qualifié d'extrême pour une autre raison: il est souvent accompagné d'un sentiment de futilité généralisé, c'est-à-dire une impression que rien ne sert et que tout est vain. Beauvoir attribue la cause de cet ennui de vivre à une soif extrême d'absolu, aussi paradoxal que cela puisse paraître, et croit trouver dans cet état de manque apparemment irrémédiable la raison de sa prédilection pour la philosophie sartrienne. Elle s'explique ainsi:

J'avais trop souhaité l'absolu et souffert de son absence pour ne pas reconnaître en moi cet inutile projet vers l'être que décrit L'Etre et le Néant; mais quelle triste duperie, cette recherche indéfiniment vaine, indéfiniment recommencée où se consume l'existence. (FA, p.448)

Simone de Beauvoir fait état d'un autre lien qui existerait entre un sentiment vague et diffus de la vanité des poursuites terrestres, et une "tentation de l'indifférence"

particulièrement tenace. Elle écrit dans La Force de l'âge:

Ce dialogue entre Pyrrhus et Cinéas [héros d'un essai publié en 1944] rappelle celui qui se déroula de moi-même à moi-même et que je notai sur mon carnet intime, le jour où j'entrai dans ma vingtième année; dans les deux cas, une voix demandait: "A quoi bon?" En 1927, elle avait dénoncé la vanité des occupations terrestres au nom de l'absolu et de l'éternité; en 1943, elle invoquait l'histoire universelle contre la finitude des projets singuliers: toujours elle invitait à l'indifférence et à l'abstention. (p.564)

Elle ajoute en 1963 dans La Force des choses: "Mon détachement est plus radical; il a ses racines dans une enfance vouée à l'absolu: je suis demeurée convaincue de la vanité des succès terrestres" (p.678-679). Pour quelqu'un qui n'a ni la foi en une survie après la mort, ni la foi en la valeur de ses accomplissements "terrestres", vivre doit être une affaire pénible, et il est regrettable, par égard pour la qualité de vie de Simone de Beauvoir, que ce sentiment douloureux et irrationnel de futilité ne se soit pas considéré lui-même comme futile. Peut-être est-ce là l'ironie suprême, que le sens généralisé de l'absurde soit prix au sérieux au lieu d'être considéré lui aussi comme absurde...

Il est peut-être possible de distinguer entre deux sortes de désespoir: l'un incite à souhaiter une amélioration de la situation, l'autre incite à souhaiter une détérioration de la situation. La malveillance contamine un peu le second alors qu'elle est absente du premier. L'affirmation suivante que Beauvoir fait à propos de son état d'esprit

à l'époque où elle écrit Les Mandarins semble indiquer que son désespoir appartient plutôt à la seconde catégorie: "un désespoir universel s'insinuait dans mon cœur jusqu'à me faire souhaiter la fin du monde" (FCh, p.276).

Se référant à environ la même période de sa vie, une certaine déclaration est révélatrice quant à la nature souvent purement subjective de ses crises de désespoir. En effet, elle dit: "J'ai prêté à l'héroïne des Mandarins des mots que je me disais à moi-même: "Ça me rend malheureuse de ne pas me sentir heureuse" (FCh, p.275). Il y a là une sorte de cercle vicieux, d'impasse dont il est difficile de sortir. Cette expérience angoissante est équivalente à celle que ferait un individu qui déclarerait: "Je me méprise de ne pas m'estimer".

Les crises de désespoir sont généralement accompagnées d'un sentiment d'être à la merci de forces sur lesquelles on n'a aucun pouvoir et de manquer de ressources émotionnelles pour faire face aux difficultés de la vie. Le sentiment d'impuissance est particulièrement évident dans la déclaration suivante, faite à l'époque de la guerre d'Algérie:

"Cette histoire qui m'arrive n'est plus la mienne", ai-je pensé. Je n'imaginais certes plus que je me la racontais à ma guise, mais je croyais encore contribuer à la bâtir; en vérité elle m'échappait. J'assistais, impuissante, au jeu de forces étrangères: l'histoire, le temps, la mort. Cette fatalité ne me laissait même plus la consolation de pleurer. Regrets, révoltes, je les avais épuisés, j'étais vaincue, je lâchai prise. (FCh, p.615)

Il est possible d'objecter qu'un certain sentiment d'impuissance est normal lorsqu'on voit les signes annonciateurs de la vieillesse apparaître sur son visage (FCh, p.684-685), sa seconde importante expérience d'"amour contingente"¹ finir aussi tristement que la première (FCh, p.492) et son pays engagé dans une guerre que l'on croit injuste (FCh, p.390). Cependant lorsque le sentiment d'impuissance devient un découragement généralisé, absolu pourrait-on dire, il semble plus relever de l'instabilité d'humeur que d'une réaction saine face à une situation regrettable.

De plus, constamment assigner à ses héroïnes de roman, qu'ils soient écrits en 1943 -L'Invitée- ou en 1966 -Les Belles Images- des sentiments d'impuissance et de désarroi semble révéler une tendance de la part de l'auteur à réagir aux difficultés de la vie de la même façon. Par exemple, quand Françoise se sent menacée par l'intérêt que Pierre porte à Xavière, la façon dont elle tend à réagir vis-à-vis de la menace qu'elle croit percevoir est décrite ainsi:

On descendait en spirale de plus en plus profondément, il semblait qu'à la fin on allait

¹ Le pacte conclu entre Sartre et Beauvoir consiste, entre autres, à qualifier d'"amour nécessaire" l'attachement affectif qui les unit et d'"amours contingentes" les liaisons sentimentales que chaque partenaire est libre de former avec des tierces personnes (FA, p.27).

toucher quelque chose: le calme, ou le désespoir, n'importe quoi de décisif, mais on restait toujours à la même hauteur, au bord du vide. Françoise regarda autour d'elle avec détresse; mais non, rien ne pouvait l'aider. (L'Invitée, p.216)

Laurence a la même réaction d'impuissance quand elle est témoin de la souffrance de sa mère, abandonnée par son amant en faveur d'une femme plus jeune, comme l'indique ce monologue:

Que faire? Dès que cette question se pose, quel désarroi! J'ai toujours été sur des rails. Jamais je n'ai rien décidé: pas même mon mariage; ni mon métier; ni mon histoire avec Lucien: elle s'est faite et défaite, malgré moi. Les choses m'arrivent, c'est tout. Que faire? (BI, p.166)

Rivalité, abandon, désespoir semblent être les thèmes favoris de l'univers romanesque beauvoirien, et il ne semble pas déraisonnable de conclure qu'il s'agit là d'un reflet des expériences de l'auteur.

Les crises de désespoir de Beauvoir sont si violentes qu'elles sont accompagnées d'un sentiment d'impuissance non seulement affectif mais aussi physique. La citation suivante reflète assez bien ce sentiment de lassitude: "Seul le mal débouche sur l'infini; on aurait pu faire sauter l'Acropole et Rome et toute la terre, je n'aurais pas levé un doigt pour l'empêcher" (FCh, p.627).

Si Simone de Beauvoir avait trouvé un moyen de rester éternellement jeune, peut-être que ses crises de désespoir se seraient calmées quelque peu, car la peur de vieillir et de mourir semblent avoir été deux des

obsessions majeures de sa vie. Elle attribue sa peur de vieillir à "ce goût qui allait s'épaissir et qui pourrirait chaque instant, à cause de cette barre noire qui se rapprocherait, inexorablement" (FA, p.619). Quant à sa peur de la mort, elle écrivit un livre -Tous les hommes sont mortels (1946)- pour essayer de la conjurer mais sans résultat durable.

La peur de vieillir et de mourir semble être tout à fait naturelle; elle motive un individu à faire tout ce qui est en son pouvoir pour se maintenir en bonne forme et en vie. Cependant, elle n'empêche pas Beauvoir d'abuser de son corps (FA, p.296), de prendre des risques inutiles (FA, p.615-616), et ne sert qu'à alimenter ses crises d'angoisse comme le suggère l'expérience dont elle fait l'objet vers l'âge de cinquante ans et qu'elle rapporte dans La Force des choses. En effet, à cette époque, faire des siestes semble déclencher chez elle des crises d'anxiété pendant lesquelles elle se sent complètement accablée par l'irrémédiabilité de la vieillesse et de la mort, "comme si la vie éveillée était un rêve trop bleu d'où la mort s'est effacée et qu' [elle] atteigne dans le sommeil le cœur de la vérité" (FCh, p.447). Dans ce cas, la peur de vieillir et de mourir peut être plus adéquatement décrite sous le terme d'obsession.

Il est étonnant que la hantise de la mort et les

tendances suicidaires puissent coexister, mais si ces deux attitudes semblent se combattre en surface, au fond elles s'alimentent, un peu à la manière des rapports qui existent entre l'ennui de vivre et une soif extrême d'absolu. En effet, la hantise de la mort empêche de jouir de la vie et l'excès de malheur nuit à la sérénité. Beauvoir décrit ainsi une expérience durant laquelle l'idée de suicide lui est apparue attrayante:

L'alcool m'a toujours inclinée aux larmes et quand je me retrouvai à l'aube, seule avec Sartre dans les rues de Paris, je me mis à sangloter sur le tragique de la condition humaine; comme nous traversions la Seine, je m'accoudai au parapet du pont: "Je ne comprends pas pourquoi on ne se jette pas à l'eau". (FCh, p.125)

Le goût de vivre et celui d'écrire étant très liés chez un écrivain tel que Simone de Beauvoir, la perte du goût de vivre s'étend parfois au domaine de la littérature, ce qui l'incite par exemple à déclarer dans La Force des choses: "La littérature, la mienne comme celle des autres, j'étais dégoûtée de son insignifiance" (p.648). Cet état d'esprit est signe, chez un écrivain, d'un désespoir particulièrement intense.

L'énergie du désespoir semble être la seule force capable de surmonter un sentiment de futilité tenace et, en ce sens, les entreprises de Simone de Beauvoir possèdent une qualité désespérée qui leur confère un caractère extrême. Les héroïnes des romans de Beauvoir,

auxquelles celle-ci prête beaucoup de ses traits, sont enclines également aux réactions d'impuissance face aux problèmes qu'elles rencontrent. Cette facilité à perdre espoir ou, en d'autres termes, cette tendance à dramatiser, peut expliquer la prédilection de Beauvoir pour la philosophie de l'absurde, le pouvoir de fascination que le néant et l'indifférence absolue exerçaient quelquefois sur elle, ses crises "existentielles" qui lui faisaient perdre jusqu'au goût de vivre et même d'écrire, sa hantise de la vieillesse et son horreur de la mort.

4. Perfectionnisme

Une tendance à se culpabiliser pour un rien, à dépendre excessivement d'autrui et à perdre facilement espoir est naturellement associée à la peur obsessionnelle de mal faire, qui est appelée parfois perfectionnisme ou maladie du scrupule et qui peut se manifester sous diverses formes.

Dans beaucoup de cultures, on enseigne à l'enfant assez tôt que le gaspillage est quelque chose de répréhensible. Cependant, certaines pertes sont tolérées. Généralement, il est accepté et même conseillé, par exemple, qu'un élève n'écrive pas dans la marge de ses feuilles de cahier même si cette habitude conduit à une consommation accrue de papier. La perte de papier ainsi encourue est compensée en quelque sorte par le gain de clarté

acquis. Ainsi le pour et le contre sont considérés, et une sorte d'équilibre entre d'une part le gaspillage, d'autre part un excès d'économie, est recherchée. L'enfant qui manifeste des scrupules excessifs n'est pas sensible à la notion d'équilibre, et quand il apprend qu'il est mal de gaspiller, tend à mener l'application de ce précepte jusqu'à des conséquences extrêmes. Simone de Beauvoir donne une illustration de ce souci extrême d'économie dans Les Mémoires d'une jeune fille rangée:

Sur les carnets où je notais d'une semaine à l'autre le programme de mes cours, je me mis à écrire en lettres minuscules, sans laisser un espace blanc: ces demoiselles, étonnées, demandèrent à ma mère si j'étais avare. Je renonçai assez vite à cette manie: faire gratuitement des économies, c'est contradictoire, ce n'est pas amusant. Mais je demeurais convaincue qu'il faut employer à plein toutes les choses et soi-même. (p.68)

Non seulement l'enfant scrupuleux à l'excès peut appliquer fanatiquement le principe d'économie, mais il est aussi particulièrement vulnérable à certains enseignements religieux qui préconisent la discipline stricte, et même parfois cruelle, de son corps comme un moyen de parvenir à la sérénité de l'âme. Beauvoir n'échappe pas à cette tentation et rapporte certaines habitudes qu'elle avait adoptées vers l'âge de douze ans, en ces mots:

J'inventai des mortifications: enfermée dans les cabinets -mon seul refuge- je me frottais au sang avec une pierre ponce, je me fustigeais avec la chaînette d'or que je portais à mon cou. (MJFR, p.135)

Y a-t-il un rapport entre la tournure masochiste qu'avait pris sa foi et la perte de celle-ci deux années plus tard (MJFR, p.138)? Il est difficile de l'établir, mais ce qui semble certain c'est qu'elle a toujours gardé une tendance au mysticisme, même après sa rencontre avec Sartre. En effet, elle affirme: "Dans mes Mémoires, j'ai dit que Sartre cherchait, comme moi, une espèce de salut. Si j'emploie ce vocabulaire, c'est que nous étions deux mystiques" (FA, p.30).

Le mysticisme peut être décrit en termes psychologiques comme une soif extrême d'absolu; celle-ci peut être satisfaite aux dépens d'autrui et s'exprimer sous la forme de l'autoritarisme et de l'absolutisme, ou être satisfaite à ses dépens et prendre la forme de l'abnégation et de l'ascétisme. En ce qui concerne l'ascétisme, il est surprenant que celui-ci puisse survivre sans base religieuse, mais le fait qu'il donne un sens à la vie, une mission pourrait-on dire à une vie qui autrement semblerait vide, nous aide à mieux comprendre le pouvoir de fascination qu'il exerce sur certaines personnalités. La citation suivante est révélatrice en ce sens:

Si je me permettais le moindre gaspillage,
je trahissais ma mission et je lésais l'humanité.
"Tout servira", me dis-je la gorge serrée;
c'était un serment solennel, et je le prononçai
avec autant d'émotion que s'il avait engagé
irrévocablement mon avenir à la face du ciel
et de la terre. (MJFR, p.181)

L'ascétisme de Beauvoir est surtout évident dans ses habitudes de travail. Une fois qu'elle s'est fixé un but, elle a du mal à s'accorder du repos avant de l'avoir atteint. Elle écrit à peu près à la même époque de son serment solennel, c'est-à-dire vers l'âge de dix-huit ans :

Je m'enfonçai dans le silence et dans la manie, je me voulus tout à fait opaque. En même temps, je me défendais contre l'ennui. J'étais mal douée pour la résignation; en poussant au paroxysme l'austérité qui était mon lot, j'en fis une vocation; sevrée de plaisirs, je choisis l'ascèse; au lieu de me traîner languissamment à travers la monotonie de mes journées, j'allai devant moi, muette, l'œil fixe, tendue vers un but invisible. Je m'abrutissais de travail, et la fatigue me donnait une impression de plénitude. (MJFR, p.182)

Il est intéressant de noter que si le surmenage peut conférer "une impression de plénitude", c'est qu'un sentiment de vide intérieur doit sûrement le précéder, et peut-être même le motiver. Cette disposition remarquable, et peut-être même obsessionnelle, au travail, lui a valu le surnom de Castor (MJFR, p.323) que ses anciens amis ont continué à utiliser jusqu'à la fin de sa vie.

L'ascétisme a un rapport étroit avec la peur obsessionnelle du gaspillage en ce sens qu'il s'agit d'un effort pour faire disparaître de sa vie tout ce qui peut avoir une apparence de frivolité, donc d'inutilité, c'est-à-dire de "récupérer" en quelque sorte sa vie au maximum en la consacrant toute entière à l'accomplissement de

tâches sérieuses.

La guerre et les privations qui l'accompagnent offrent un espoir de rationalisation à Beauvoir en ce qui concerne sa peur obsessionnelle du gaspillage. En effet, pour compenser en quelque sorte son manque de goût pour les tâches ménagères, qui lui incombent pendant l'occupation allemande de Paris, elle a recours à un procédé familial: "de mes soucis alimentaires, je fis une manie dans laquelle je persévérerai pendant trois ans", écrit-elle dans La Force de l'âge (p.517). Elle en éprouve un tel sentiment d'accomplissement qu'elle en arrive à comprendre l'avarice et ses joies.

Beauvoir semble attribuer la cause de ce qu'elle appelle une manie à un manque de goût ou d'enthousiasme envers une tâche, comme si, à son avis, la manie représentait en quelque sorte une réaction contre un manque de motivation naturelle. A ce propos, elle offre une description particulièrement perspicace de l'état d'esprit du maniaque dans La Force de l'âge:

Le maniaque vit dans un univers totalitaire, bâti sur des règles, des pactes, des valeurs qu'il tient pour des absolus; c'est pourquoi il ne peut admettre la moindre dérogation: elle lui découvrirait la possibilité de s'évader de son système, donc elle en contesterait la nécessité et tout l'édifice s'écroulerait. La manie ne se justifie que par une perpétuelle affirmation d'elle-même. (note en bas de page, p.98)

L'acharnement du maniaque est expliqué de nouveau

en termes de réaction extrême contre une répugnance persistante à se motiver; sa liberté de choix est limitée: soit il s'obstine dans une certaine voie, soit il retombe dans l'indifférence. Il n'a que deux options disponibles: un extrême ou l'autre. Le moindre compromis dans un sens le fait radicalement tourner dans l'autre sens, et il semble moins motivé par le désir d'atteindre un but que par la répugnance à l'égard du but opposé.

La libération ne met pas fin à la manie d'économiser de Beauvoir. Quand, par exemple, elle s'achète une robe "ravissante, mais chère" pour sa tournée en Amérique en 1946, elle ne peut pas s'empêcher de fondre en larmes à l'idée de compromettre ainsi ses habitudes d'austérité (FCh, p.135). Et lorsqu'elle écrit à la même page à laquelle elle rapporte l'incident précédent: "Je regrettais qu'il entrât de l'étourderie dans ses générosités [de Sartre] et je calmai mon malaise en dépensant pour moi le moins possible", elle semble chercher, une fois la guerre finie, à rationaliser sa peur irrationnelle de dépenser comme une sorte de compensation aux habitudes dépensières de Sartre.

Elle avoue également que la prise de conscience d'une manie ne diminue pas forcément son intensité. En effet, elle affirme vers la fin de sa vie: "Pendant un temps j'ai exploré le monde musical aussi méthodiquement que jadis les paysages de Provence: je m'en suis rendu

compte mais cela n'a pas atténué mon acharnement maniaque" (TCF, p.47).

Le souci irrésistible de compléter, c'est-à-dire de parfaire ses connaissances, le goût extrême de l'ordre et de la stabilité, le désir excessif de rationalité et l'obstination à vouloir se débarrasser de sentiments "irrationnels" tels la crainte ou la jalousie représentent diverses façades de la même tendance au perfectionnisme, et la vie de Simone de Beauvoir fournit plusieurs exemples de cette tendance, aussi bien dans ses œuvres autobiographiques que dans ses romans à forte teneur autobiographique¹. La déclaration suivante dans Tout compte fait est révélatrice à ce sujet:

J'ai actuellement le souci de récupérer ma vie: ranimer les souvenirs oubliés, relire, revoir, compléter des connaissances inachevées, combler des lacunes, élucider des points obscurs, rassembler ce qui est épars. Comme s'il devait y avoir un moment où mon expérience serait totalisée, comme s'il importait que cette totalisation fût effectuée. (p.50)

Un examen raisonnablement approfondi de certaines œuvres de Simone de Beauvoir permet de suggérer que celle-ci était sujette au perfectionnisme qui pouvait prendre la forme d'un souci extrême d'économie, d'un mode de vie ascétique ou d'un "acharnement maniaque" à compléter un projet.

¹ Cf. MJFR, p.270; L'Invitée, p.82.

Il semble exister des indications suffisantes pour nous permettre d'affirmer que la vie de Simone de Beauvoir reflète une certaine passivité ou manque d'assurance qui pouvait se traduire par une répugnance habituelle à s'affirmer, une tendance à être influençable, un besoin de lutter fréquemment contre le désespoir et un souci irréaliste de perfection. Cependant ces tendances passives étaient en quelque sorte compensées par des tendances agressives qui prenaient plus ou moins exactement le contrepied des premières et qui permettaient à Simone de Beauvoir d'atteindre un certain équilibre, même si celui-ci était quelque peu fragile.

CHAPITRE 3

TENDANCES AGRESSIVES

Se référant à son adolescence, Simone de Beauvoir écrit: "D'autre part, j'étais extrémiste: je voulais tout ou rien" (MJFR, p.166). Peu avant sa mort, à la question suivante de Francis et Gontier: "Vous êtes passionnée, extrémiste?", elle répond sans hésiter: "oui, depuis ma plus petite enfance" (p.389). Donc il semble que Simone de Beauvoir ait été, soit par goût, soit par réaction, portée vers l'extrémisme sa vie durant. De plus, elle déclare dans Mémoires d'une jeune fille rangée: "Entre un sacrifice surhumain et un crime gratuit, il n'y a pas beaucoup de distance" (p.195). Par conséquent, il n'est pas étonnant qu'étant l'objet de tendances passives, elle soit aussi l'objet de tendances agressives qui leur font en quelque sorte contrepoids.

Les tendances agressives seront divisées en quatre groupes. Dans le premier groupe seront classées les attitudes qui consistent à blâmer ou dénigrer autrui sans raison: arrogance, crime qu'autrui existe, sentiment de supériorité absolue, etc. Le deuxième groupe comprendra ce qui a trait à une rébellion généralisée: facilité à se révolter et à être humilié, désir de choquer, etc. Le sentiment d'omnipotence, la rage de vivre et le parti

pris d'optimisme formeront le troisième groupe qui réunit les tendances représentant une sorte de réaction contre les crises de désespoir. Le quatrième groupe enfin comprendra les tendances qui ont trait à une soif extrême d'absolu exercée aux dépens d'autrui: autoritarisme, dogmatisme, manque de jugement nuancé, etc.

Comme pour la classification des tendances passives, il est pratiquement impossible d'échapper à un certain chevauchement parmi ce qui est divisé, quelque peu arbitrairement mais dans un souci de clarté, en différentes sortes de tendances agressives. C'est pourquoi la frontière qui les sépare dans le cadre de cette étude peut quelquefois être difficile à justifier.

1. Abaissement d'autrui

La personnalité de Beauvoir reflète parfois une tendance à sous-estimer autrui et à se croire unique, tendance qui frise le solipsisme et dénote de l'arrogance.

Une des plus grandes difficultés que Simone de Beauvoir a rencontrée dans ses relations avec autrui semble avoir été de reconnaître que celui-ci puisse posséder une conscience libre et autre que la sienne. Peut-être un désir de domination absolue est-il à l'origine de cette difficulté? Dans tous les cas, elle décrit avec une grande lucidité cette "faiblesse" dans La Force

de l'âge:

J'évitais d'envisager qu'autrui pût être comme moi un sujet, une conscience; je refusais de me mettre dans sa peau: c'est pourquoi je pratiquais volontiers l'ironie. En plus d'une occasion, ce parti pris d'étourderie m'entraîna à des duretés, à des malveillances, à des erreurs. (p.132)

Françoise, elle aussi, perçoit la conscience d'autrui comme entité hostile et obstacle à sa propre liberté. Elle arrive à la conclusion, devant ce qu'elle perçoit être "la jouissance maniaque" de Xavière, que la conscience d'autrui représente une source d'ennuis plus qu'autre chose (L'Invitée, p.363-364). De même, l'épigraphe que Simone de Beauvoir a choisi pour ce livre: "Chaque conscience poursuit la mort de l'autre" (Hegel) montre qu'aux yeux de celle-ci l'aspect compétitif des relations humaines compte plus que leur aspect coopératif, quoique les deux puissent coexister. Il est aussi intéressant de noter que les romans de Beauvoir sont souvent centrés, soit sur le crime d'exister, soit sur le crime pour autrui d'exister, plus rarement sur le respect des droits de chacun, peut-être parce que ce dernier aspect de la vie sociale se prête moins à la dramatisation littéraire que le premier. Néanmoins, il semble qu'il y ait là une rationalisation de la violence comme remède au complexe de culpabilité.

Compte tenu des mécanismes de défense, il n'est pas étonnant que la perception, même injustifiée, d'autrui

comme une menace entraîne une réaction menaçante de sa part, de la même façon qu'en devenant une menace pour autrui, autrui est incité à en devenir une pour soi. Il est toutefois difficile de distinguer la cause de l'effet: la facilité à être menacé ou impressionnabilité entraîne-t-elle la facilité à s'emporter ou irritabilité, ou est-ce l'inverse? Audet exprime le lien qui existe entre la perception d'autrui comme une menace, et le désir de supprimer autrui, en ces mots:

Le scandale de cette conscience libre échappant à la volonté de puissance et de domination de Françoise, qui reviendra sans cesse comme un leitmotiv tout au long du roman, est donc en germe ici et l'impossibilité absolue de posséder une autre conscience amènera la seule solution possible: l'anéantissement de l'Autre en tant qu'autre inassimilable. (p.17)

Le refus de considérer le point de vue d'autrui et une attitude a priori hostile à l'égard d'autrui dénotent une certaine arrogance que Beauvoir reconnaît tout en en rejetant la responsabilité sur les circonstances (FA, p.131). Peut-être est-ce là un moyen de calmer un malaise persistant qu'un comportement agressif ne peut manquer de créer chez une personne consciencieuse comme Simone de Beauvoir.

Si l'arrogance nuit aux bons rapports entre individus, un désir de contrôler tant soit peu son environnement semble être naturel à tout être humain, et même nécessaire à leur bien-être. Cependant lorsque ce désir devient extrême, il ne peut que créer un sentiment d'impuissance

chez celui qui en est l'objet, ce qui peut avoir pour effet d'exacerber davantage ce désir pourtant peu réaliste. Ce phénomène semble expliquer pourquoi Beauvoir éprouve le besoin d'affirmer son indépendance de manière agressive. La déclaration qu'elle fait à ce propos dans La Force de l'âge donne du poids à cette interprétation:

D'abord, en tuant Olga sur le papier, je liquidai les irritations, les rancunes que j'avais pu éprouver à son égard; je purifiai notre amitié de tous les mauvais souvenirs qui se mélangeaient aux bons. Surtout, en déliant Françoise, par un crime, de la dépendance où la tenait son amour pour Pierre, je retrouvai ma propre autonomie. (p.348-349)

En effet, si une ambition démesurée peut inciter, par découragement, à renoncer à tout, l'incapacité de s'affirmer peut, par frustration, créer un désir de domination absolue, et ainsi de suite. Le besoin de s'affirmer agressivement apparaît ainsi chez Simone de Beauvoir comme une réaction contre une tendance à la passivité, le phénomène inverse pouvant tout autant se produire subrepticement ou ultérieurement.

L'idéalisme que Beauvoir manifestait à l'âge de dix-huit ans et qui s'exprime particulièrement bien par le credo suivant: "je me pensais autorisée à liquider traditions, coutumes, préjugés, tous les particularismes, au profit de la raison, du beau, du bien, du progrès" (MJFR, p.188), semble avoir été mis à rude épreuve par les "réalités" de la vie, au point de lui faire

déclarer quelques décades plus tard: "j'ai connu que la haine peut être aussi un sentiment joyeux" (FA, p.601) ou "j'accueillis avec un certain plaisir la mort du pape, celle de Foster Dulles" (FCh, p.485). Entre le rationalisme pur et la violence des passions, il semble n'y avoir que peu d'obstacles.

On pourrait penser au moins que pour un écrivain de gauche la passion du pouvoir ne s'exprimerait jamais sous la forme d'un désir de prendre la place et de jouer le rôle du bourgeois tant décrié, mais tel n'est pas le cas pour Simone de Beauvoir, et elle a le courage d'avouer des sentiments à la limite de la provocation ou de l'inconscience, compte tenu de ses prises de position politiques. En effet, elle déclare avoir caressé "le plus aberrant des rêves: [se] couler dans la peau d'un propriétaire terrien", lors de la visite d'une plantation brésilienne et devant la beauté du paysage (FCh, p.536). Peut-être l'esprit humain est-il ainsi fait que l'excès de logique conduit en fin de compte à l'illogisme le plus total?

"Malgré ma timidité, j'aspirais, comme autrefois, à jouer les vedettes" (MJFR, p.88), écrit Beauvoir au sujet de ses dispositions d'esprit vers l'âge de dix ans. En effet, la timidité peut ne pas faire disparaître mais au contraire accroître le besoin de se faire remarquer, sans doute par souci de compensation, et même contribuer

au sentiment d'être tout à fait unique, "hors série" pour reprendre l'expression de Beauvoir (MJFR, p.91). Ce sentiment est quelquefois connu sous le nom de l'orgueil des solitaires, et la citation suivante montre que Simone de Beauvoir en était parfois l'objet: "Je levai les yeux vers le chêne; il dominait le paysage et n'avait pas de semblable. Je serais pareille à lui" (MJFR, p.142).

La conviction d'être dotée par le destin d'une mission spéciale va, chez elle, jusqu'à croire que le monde n'existerait pas sans son regard pour le créer. Elle le déclare dans Mémoires d'une jeune fille rangée:

A nouveau j'étais unique et j'étais exigée; il fallait mon regard pour que le rouge du hêtre rencontrât le bleu du cèdre et l'argent des peupliers. Lorsque je m'en allais, le paysage se défaisait, il n'existait plus pour personne: il n'existait plus du tout. (p.126-127)

Françoise le repète dans L'Invitée:

Quand elle n'était pas là, cette odeur de poussière, cette pénombre, cette solitude désolée, tout ça n'existait pas du tout. . . c'était comme une mission qui lui avait été confiée, il fallait la faire exister, cette salle déserte et pleine de nuit. (p.12)

Est-ce une croyance d'ordre poétique ou d'ordre philosophique qui s'apparenterait alors au solipsisme? Il est difficile de l'établir, mais quoiqu'il en soit, elle ne manque pas de dénoter un certain égocentrisme. .

Si le renoncement total peut causer temporairement une certaine ivresse, la possession d'un privilège exclusif semble être tout autant capable de le faire, et c'est

cette euphorie que Françoise éprouve lorsqu'elle s'annexe ou croit s'annexer la liberté d'autrui. L'idée que "Xavière lui appartenait" simplement l'enchantait; "rien ne donnait jamais à Françoise des joies si fortes que cette espèce de possession" (L'Invitée, p.23). Il est difficile de nier que la possessivité, c'est-à-dire l'emploi d'autrui comme un simple accessoire à la satisfaction de ses besoins de sécurité, ravale autrui au rang d'objet, et en ce sens représente une forme d'abaissement d'autrui.

Possessivité, rivalité extrême, jalousie, envie, tous ces sentiments ont en commun une chose: autrui, pour être apprécié, doit faire dépendre son bonheur uniquement du sien, et tout bonheur qu'il a acquis à une autre source est cause de chagrin personnel. Régine, l'héroïne de Tous les hommes sont mortels, fait l'expérience douloureuse d'une jalousie mal fondée qui l'incite à s'exclamer ainsi: "Pourquoi suis-je ainsi faite? Quand des gens vivent, quand des gens aiment et sont heureux autour de moi, il me semble qu'ils m'assassinent" (p.14). Son besoin d'attention est tel qu'elle a du mal à admettre l'indifférence d'autrui, même, ou surtout, d'un inconnu comme Fosca, au point que la tentation de "troubler son repos et d'exister pour lui" (p.16) finit par devenir irrésistible. Il semble, dans ce cas, que le besoin compulsif de s'imposer à autrui soit plus une question de se convaincre de sa propre valeur en réussissant

à en convaincre autrui, qu'une question de porter intentionnellement préjudice à autrui, quoiqu'autrui soit encore perçu comme un simple accessoire au bonheur personnel.

Il semble acceptable de conclure, compte tenu des faits examinés, que Simone de Beauvoir a parfois manifesté, dans sa vie et à travers certains personnages de ses romans qui lui ressemblent d'une manière étonnante, une rivalité extrême et un sentiment de supériorité non toujours justifié qui ne l'ont pas aidée, tout au contraire, à surmonter les sentiments d'inadéquation qui l'accablaient de temps à autre.

2. Attitude facilement rebelle

Si le repos semble redonner de l'attrait à l'action, l'ennui, quant à lui, semble donner de l'attrait à la violence. c'est peut-être la raison pour laquelle Simone de Beauvoir est particulièrement sensible aux contrariétés.

Dès son enfance, un rien -interdiction parentale de peler une prune, interruption d'un jeu, etc.- suffit à provoquer, chez Beauvoir, des crises de rage incontrôlables qui la "jetaient sur le sol, violette et convulsée" (MJFR, p.15). A son avis, ses rages "s'expliquent en partie par une vitalité fouguese et par un extrémisme auquel [elle] n'[a] jamais tout à fait renoncé" (MJFR, p.15-16).

Il semble que ce soit aussi la condescendance qu'elle croit percevoir dans le comportement des adultes à son égard qui rende ses sentiments d'humiliation particulièrement cuisants, comme elle le déclare dans Mémoires d'une jeune fille rangée:

J'avais des susceptibilités d'infirme. Si bonne-maman trichait aux cartes pour me faire gagner, si tante Lili me proposait une devinette trop facile, j'entrais en transes. . . . Dès que je pressentais, à tort ou à raison, qu'on abusait de mon ingénuité pour me manœuvrer, je me cabrais. (p.17)

Beauvoir reconnaît que la peur d'être abusée, qui est à la base de ses rébellions, n'est pas toujours rationnelle, c'est-à-dire la situation contre laquelle elle réagit apparemment ne suffit pas à expliquer la violence de ses émotions. Donc il doit y avoir des raisons plus lointaines à ses accès de colère, et peut-être peut-on y voir la frustration d'un désir d'être traitée, tout enfant qu'elle soit, comme un adulte. En effet, si le sens exagéré des responsabilités chez un enfant est un moyen d'acquérir un statut adulte avant l'heure, se le voir refuser ne peut que provoquer une réaction violente de dépit, un peu comparable à la haine de l'amour déçu.

Ses exigences à l'égard d'autrui sont à l'image de ses propres exigences à son égard; son acceptance d'une demande, comme sa formulation d'une demande, ne requiert pas moins qu'une justification qui ne laisse

aucune place au doute, c'est-à-dire qui relève de l'absolu.

A ce propos, elle écrit:

Quand on prétendait m'imposer des contraintes injustifiées, je me révoltais; de même, je récusais les vérités qui ne reflétaient pas un absolu. Je ne voulais céder qu'à la nécessité; les décisions humaines relevaient plus ou moins du caprice, elles ne pesaient pas assez lourd pour forcer mon adhésion. (MJFR, p.24)

Des arguments raisonnables étant insuffisants pour la convaincre, soit de s'affirmer, soit de coopérer, elle a besoin de pression extraordinaire pour le faire, ce qui peut expliquer sa grande vulnérabilité à l'extrémisme dans un sens ou dans l'autre. En effet, si le pouvoir de persuasion de l'absolu est nécessaire pour convaincre quelqu'un d'aller de l'avant, il est très probable qu'il en soit de même pour le convaincre de s'arrêter, et vice versa. Ainsi, ne pas se contenter d'une certitude raisonnable pour se faire ou réviser une opinion peut être une source autant d'obstination que d'irrésolution.

De même, tout ce qui peut avoir l'apparence d'une contrainte peut, chez Beauvoir, autant stimuler le désir de bien faire que le tuer, selon l'humeur du moment. Par exemple, l'expérience du trio a tôt fait de perdre l'attrait de la nouveauté et d'éveiller son esprit de contradiction. Ce changement d'attitude est occasionné par la prétention que Pierre (Sartre) a de "lui dicter sa conduite envers Xavière(Olga)"; maintenant que cela se présente comme un devoir, l'envie d'être gentille

avec Xavière simplement disparaît (L'Invitée, p.163).

Un amour-propre très sensible se manifeste également par un désir de choquer autrui, car réussir à émouvoir autrui par quelque moyen que ce soit, n'est-ce pas prouver que si autrui a du pouvoir sur soi, l'inverse est tout aussi vrai? Le désir de choquer pour le plaisir de choquer peut se manifester par de l'anti-conformisme. Simone de Beauvoir décrit ainsi le "radicalisme" moral dont elle faisait preuve adolescente:

Certes, je n'approuvais pas qu'on volât par intérêt ni qu'on s'ébattît dans un lit pour le plaisir; mais s'ils étaient gratuits, désespérés, révoltés -et bien entendu imaginaires- j'encaissais sans broncher tous les vices, les viols et les assassinats. Faire le mal, c'était la manière la plus radicale de répudier toute complicité avec les gens de bien.
(MJFR, p.194)

L'attrait du "fruit défendu" a un tel pouvoir sur Beauvoir qu'elle en perd son sens du ridicule et, sans doute plus grave, du danger. Son expérience des bars, vers l'âge de vingt ans, est révélatrice à ce sujet, et la lucidité avec laquelle elle en fait part, trente ans plus tard, est frappante. En effet elle sera, pendant un certain temps, obsédée par le désir d'apparaître aux yeux des habitués des bars qu'elle fréquente comme un modèle ou une prostituée, quoique ses efforts dans ce sens ne parviennent à convaincre personne. "J'éprouvais une grande satisfaction à me savoir radicalement hors la loi", affirme-t-elle, au

point de se laisser accoster dans les rues et d'aller boire au café avec des inconnus. Elle aura besoin d'une expérience effrayante pour refroidir un peu son goût des émotions fortes (MJFR, p.270-272).

Cottrell note ainsi le pouvoir de fascination que les "bas-fonds" de la société exercent quelquefois sur Beauvoir:

Beauvoir's reaction against her proper background is such that somber bars, especially those that are haunted by pariahs and down-and-outers, exert an endless fascination on her and, in contrast to the hated tea rooms for elderly spinsters, seem like temples of truth. She often flaunts her fondness for a certain grubbiness and sordidness. (p.35)

Ce désir de scandaliser est évident également dans le domaine littéraire. A propos de La Force des choses, elle écrit: "Ce livre a tout ce qu'il faut pour la susciter [la malveillance] et je serais déçue s'il ne déplaisait pas" (FCh, p.9-10), et peut-être que ce désir de scandaliser n'est pas tout à fait étranger à son succès d'écrivain? Sartre n'a rien fait pour encourager Beauvoir à libérer sa pensée de l'esprit de polémique. Au contraire, il semble qu'il y ait commun accord, dans ce domaine, entre ces deux écrivains qui se donnent sans réserve dans leurs conversations "aux plaisirs de la contestation, de l'outrance, du sacrilège" (FCh, p.377).

La facilité à être vexé ou contrarié peut être

attribuée à différentes causes: fatigue, stress, trait de caractère, etc. Il est intéressant de noter, à cet égard, le point de vue des proches collaborateurs de Simone de Beauvoir, en particulier celui de Sartre et de Jeanson, et leurs efforts à chercher la raison de sa susceptibilité.

Mais je supportais mal les contrariétés; mon visage changeait, je me fermais, je me butais. Sartre m'attribuait une double personnalité; d'ordinaire, j'étais le Castor; mais par moments cet animal cédait la place à une assez déplaisante jeune femme: Mlle de Beauvoir. (FA, p.23)

L'analyse du caractère de Beauvoir par Jeanson varie quelque peu:

Son impatience profonde n'avait pas dû la quitter, durant cette période de prétendue docilité, puisqu'il lui suffira, quelques années plus tard, de se heurter à une interdiction pour mesurer de nouveau toute l'ampleur de son assujettissement. . . . Dans le prolongement des caprices de l'enfant qui se roule par terre au moindre refus (et dont la mère dit gentiment: "Quand on touche à Simone elle devient violette"), nous voyons déjà se dessiner ici l'extrémisme et la violence de l'adulte qui plus tard, se trouvant à Milan et n'ayant plus le sou, n'admettra pas d'avoir à se priver des trois jours qu'elle avait projeté de passer sur les lacs italiens: "J'en versai des larmes de rage, tant le moindre sacrifice me vexait" (FA, p.162). (p.65)

"Double personnalité", pense l'un; "impatience profonde" tour à tour refoulée et défoulée, pense l'autre. Le consensus, quant à la cause majeure de la susceptibilité de Beauvoir, semble être une incapacité à tenir raisonnablement compte de tout son moi pour prendre une décision,

et une tendance à trop tenir compte d'un aspect de sa personnalité -son amour-propre, par exemple- après l'avoir imprudemment négligé.

Beauvoir, elle-même, semble donner foi à cette interprétation lorsqu'elle déclare à l'occasion de la guerre d'Algérie: "On m'avait traitée, parmi quelques autres, d'antifrançaise: je le devins. Je ne tolérais plus mes concitoyens" (FCh, p.390), et quelques pages plus loin donne la raison de son intolérance: "La situation me serait moins intolérable si j'avais milité plus énergiquement" (p.429). Ainsi, la peur de s'engager dont Beauvoir est parfois l'objet, peut plus facilement se comprendre si l'on considère que ses engagements politiques tournent vite à l'hostilité personnelle, et peut-être tournent-ils vite à l'hostilité personnelle pour surmonter justement cette répugnance "naturelle" à s'engager. Beauvoir semble être ainsi victime d'une véritable impasse psychologique.

Certaines déclarations de Beauvoir et de ses proches suggèrent que celle-ci possédait un esprit rebelle qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de manifester de temps en temps par des prises de position agressives malgré ses efforts intermittents à le réprimer.

3. Rage de vivre

Il [Lanzmann] leur [les communistes] fit confiance

avec un optimisme dont je m'agaçais parfois,
 mais qui était l'envers d'un pessimisme profond:
 il avait besoin de lendemains qui chantent
 pour compenser le déchirement dont il souffrait.
 (FCh, p.305)

Cette observation que fait Simone de Beauvoir peut-elle l'appliquer à elle-même?

Il semble que tel soit le cas. En effet, l'optimisme beauvoirien, "cette sorte de construction têtue, inlassable, presque maniaque, du bonheur, cette furieuse obstination à le réaliser coûte que coûte et dans les conditions les plus défavorables" (Jeanson, p.30-31), est remarquable par son extrémisme. Dès l'âge de six ans, Beauvoir manifeste une foi illimitée en ses pouvoirs et accorde à son rôle social une importance disproportionnée au point de croire, au commencement de la première guerre mondiale, qu'il dépend de sa sagesse et de sa piété que Dieu sauve la France (MJFR, p.32). Y a-t-il là assimilation plus ou moins consciente au destin de Jeanne d'Arc? Il est difficile de l'affirmer avec certitude, et de plus ce qu'elle appelle son chauvinisme (MJFR, p.30) semble avoir été plus ou moins suggéré par les adultes. Cependant, la guerre terminée, ce goût de la gloire semble persister même s'il se manifeste sous d'autres formes. La citation suivante est révélatrice à ce sujet:

L'urgence de ma tâche m'interdisait de m'attarder à ces futilités [contraintes scolaires]: tant de choses m'exigeaient! Il fallait réveiller le passé, éclairer les cinq continents, descendre au centre de la terre et tourner autour de la

lune. Quand on m'astreignait à des exercices oiseux, mon esprit criait famine et je me disais que je perdais un temps précieux. J'étais frustrée et j'étais coupable: je me hâtais d'en finir. Toute consigne se brisait contre mon impatience. (MJFR, p.70)

Pendant l'adolescence de Beauvoir, il y a élargissement d'une ambition qui a déjà toutes les apparences d'être démesurée au domaine sentimental et politique. Pas moins qu'un héros nécessaire à l'éveil et au maintien de son amour (MJFR, p.182-183), une mission de réconciliation entre classes sociales embrassée avec fanatisme (MJFR, p.183), une "médiocre existence" à laquelle ses amis pourtant consentent, refusée (MJFR, p.258), tout dans la vie et les aspirations de Beauvoir doit être grand pour pouvoir l'intéresser, et alors, une fois intéressée, la voix de la raison semble perdre tout pouvoir sur elle.

Apathie ou euphorie incontrôlable, sentiment d'impuissance ou d'invulnérabilité totale, désespoir ou espoir fou (MJFR, p.183), il semble que la susceptibilité extrême de Beauvoir aux états dépressifs la rende particulièrement susceptible aux états d'exaltation, et vice versa. Elle fait état de ses sautes d'humeur en ces mots: "Comme un pendule en folie, j'oscillais frénétiquement de l'apathie à des joies égarées" (MJFR, p.262). Elle se rend compte assez tôt que la vitesse à laquelle un pendule va dans un sens est à peu près la même à

laquelle il est sous pression d'aller en sens inverse en fin de parcours, et elle exprime cette idée ainsi: "Je savais que je m'emballais vite, quitte parfois à déchanter rapidement" (MJFR, p.311).

Les crises d'exaltation peuvent souvent prendre des allures mystiques, même chez les athées, car elles créent le besoin d'entrer en contact avec des pouvoirs généralement considérés comme absolus, et en ce sens il n'est pas étonnant de voir Beauvoir affirmer plusieurs années après avoir embrassé l'athéisme: "Pourquoi une mystique ne serait-elle pas possible? 'Je veux toucher Dieu ou devenir Dieu', déclarai-je. Tout au long de l'année, je m'abandonnai par intermittence à ce délire" (MJFR, p.259).

Il est intéressant également de noter que la peur de l'inconnu ou la peur devant le danger peut paradoxalement accroître l'attrait de l'inconnu ou inciter à l'imprudence. En effet, la peur du danger incite normalement à la prudence, mais dans des situations désespérées cette peur du danger peut être bloquée et servir à exacerber le désir de lutter. Les individus qui tendent à manquer d'assurance sont particulièrement susceptibles à ce brusque changement d'humeur lorsqu'ils font face à certaines difficultés. Françoise fait l'expérience de ce phénomène paradoxal dans L'Invitée: "C'était

plus fort qu'elle, elle tremblait devant le danger, mais il l'attirait irrésistiblement, elle n'avait jamais su s'en tenir aux conduites prudentes" (p.431).

De même, le sentiment d'appréhension que la plupart des gens éprouvent lorsqu'ils visitent une grande ville pour la première fois se traduit, chez Beauvoir, par un sentiment d'omnipotence. En effet, être prêt à s'embarquer dans n'importe quelle aventure donne un sentiment d'insouciance que l'on ne connaîtrait pas autrement, si on était un peu plus circonspect. Elle affirme ainsi que le foisonnement d'une grande ville inconnue l'arrache à elle-même et lui donne "une illusion d'infini: pendant un moment s'abolit la conscience qu' [elle a] de [ses] limites et de celles des choses (TCF, p.236). Mais ce zèle apparemment sans bornes de se lancer dans une entreprise qui peut présenter des difficultés, semble être plutôt un moyen désespéré, plus ou moins conscient et peu efficace à long terme de calmer son anxiété.

Chaque fois, il semble qu'à l'origine de ce que Beauvoir appelle ses joies égarées se trouve un certain sentiment de désespoir. Elle en est, elle-même, consciente car elle note, par exemple, au sujet de son délire mystique qui l'atteignit à l'âge de dix-neuf ans et qui dura toute une année: "c'était une angoisse et c'était une extase qui me donnait l'éternité" (MJFR, p.265), et au sujet d'un camarade d'université qui la rebute

parfois par sa rationalité inébranlable: "C'est qu'il n'a pas connu cet absolu de solitude et de désespoir qui justifie tous les dérèglements" (MJFR, p.294).

Consacrer sa vie à chercher des raisons de vivre (MJFR, p.257), n'est-ce pas d'une part, avouer qu'on en manque, d'autre part, s'en enlever davantage car il est difficile de jouir d'une telle entreprise quand elle devient une obsession? Ainsi la recherche du bonheur à tout prix peut devenir le principal obstacle à celui-ci, et lorsque Beauvoir écrit dans La Force de l'âge: "Dans toute mon existence, je n'ai rencontré personne qui fût aussi doué que moi pour le bonheur, personne non plus qui s'y acharnât avec tant d'opiniâtreté. Dès que je l'eus touché, il devint mon unique affaire" (p.32), elle semble se condamner à finir le volume suivant de son autobiographie de la façon dramatique qui est devenue maintenant si célèbre: "Cependant, tournant un regard incrédule vers cette crédule adolescente, je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée" (FCh, p.686).

Jeanson écrit à ce propos:

Il n'est pas fréquent d'entendre parler du bonheur avec un tel mélange d'assurance hautaine et d'âpre violence. D'un côté c'est presque l'aristocratique vanité de qui se sent "au-dessus du commun"; de l'autre, le farouche aveuglement d'une conscience passionnée, un peu trop prompte à baptiser "guerre sainte" la simple poursuite de sa propre joie... J'avoue que ces excès me touchent. (p.27)

Appignanesi établit le lien suivant entre le désespoir et l'hyperactivité chez Beauvoir:

Despair overwhelmed her -an annihilating fear which was to haunt her throughout her adult life and which she kept at bay by her optimistic dedication to energetic activity. (p.16)

Simone de Beauvoir, si l'on en croit son témoignage et celui de ses contemporains, a manifesté un goût de vivre particulièrement tenace, que l'on peut presque qualifier de fanatique et qui faisait en quelque sorte pendant à ses violentes crises de désespoir.

4. Autoritarisme

Le perfectionnisme peut mettre un individu sous tant de pression qu'il ne peut s'empêcher de chercher une sorte de compensation en exigeant d'autrui le même sérieux qu'il exige de lui-même. Simone de Beauvoir a-t-elle éprouvé une soif extrême d'absolu en ce qui concerne le comportement des autres et montré une sévérité parfois excessive à leur égard? L'examen de l'information biographique contenue dans ses œuvres semble favoriser une réponse affirmative.

Le cours Désir -institut catholique pour jeunes filles- qui pourtant pratique une éducation assez stricte, ne semble pas satisfaire les exigences de Simone de Beauvoir. Elève modèle dans les classes élémentaires,

elle se laisse aller à ce qu'elle appelle "des rêveries schizophréniques de rigueur et d'économie" où elle tient le rôle d'une "mère parfaite d'une petite fille modèle" (MJFR, p.58). Elle formule ses concepts pédagogiques de l'époque ainsi:

L'enseignement, tel que le pratiquaient ces demoiselles, ne donnait pas au maître une prise assez définitive sur l'élève; il fallait que celui-ci m'appartînt exclusivement: je planifierais ses journées dans les moindres détails, j'en éliminerais tout hasard; combinant avec une ingénieuse exactitude occupations et distractions, j'exploiterais chaque instant sans rien en gaspiller. (MJFR, p.58)

Son besoin de se référer constamment à une autorité pour diriger sa vie est tel qu'elle cède souvent à la tentation du dogmatisme et de la rigidité affective. Le rôle que prend la littérature dans sa vie pour occuper le vide laissé par la perte de ses croyances religieuses révèle en effet une tendance à structurer sa vie d'une manière très rigoureuse. Par exemple, au moment de ses études universitaires, elle "s'abîme" dans la lecture comme autrefois dans la prière, selon ses déclarations; les livres qu'elle aime deviennent une Bible où elle puise "des conseils et des secours"; elle apprend par cœur "de nouveaux cantiques et de nouvelles litanies, des psaumes, des proverbes, des prophéties" et elle affirme sanctifier toutes les circonstances de sa vie, à cette époque, en se récitant ces textes sacrés (MJFR, p.186). Ainsi, qu'il prenne des tournures religieuses, livresques

ou plus tard politiques, le dogmatisme semble servir à la protéger de ses angoisses.

Son esprit de sérieux qu'elle décrit ainsi: "Un sérieux austère, implacable, dont je ne comprends pas la raison mais auquel je me sou mets comme à une écrasante nécessité" (MJFR, p.215) devient quelquefois un obstacle à son savoir-vivre, en ce sens qu'il la prive du sens de l'humour lorsque celui-ci lui serait très utile pour apprécier les situations sociales. Elle reconnaît elle-même qu'il existe un lien entre un esprit trop sérieux et une difficulté peu commune à jouir de réunions "frivoles", c'est-à-dire à fréquenter des gens pour le plaisir de le faire, et elle formule cette idée d'une manière particulièrement concise, franche, et même, pourrait-on dire, frappante: "Je cherchais avec précision la vérité: ce scrupule me rendait inapte aux conversations mondaines" (MJFR, p.179).

Beauvoir a ainsi beaucoup de mal à tolérer les gens qui ne partagent pas la même opinion qu'elle, et cette attitude intolérante qui s'impose à elle un peu en dépit d'elle-même lui est particulièrement pénible lors des réunions mondaines, quand il existe une grande pression de la dissimuler. Elle rend compte de ce sentiment d'humiliation, qui semble être le fruit d'un conflit entre son désir de paraître convenable et ses tendances intransigeantes, en ces mots:

Van Chi errait dans la cohue, l'air aussi malheureux que moi. Sourire aussi cordialement à des adversaires qu'à ses amis, c'est ramener les engagements à des opinions, et tous les intellectuels, droite ou gauche, à leur commune condition bourgeoise. C'est elle qu'on m'imposait ici comme ma vérité et c'est pourquoi j'eus cette cuisante impression de défaite. (FCh, p.195-196)

Simone de Beauvoir a été souvent critiquée au sujet de sa manière d'exprimer ses idées, qui aliène quelquefois le lecteur et nuit à la crédibilité de sa position. La façon dont elle répond à cette critique est révélatrice d'une certaine disposition d'esprit:

D'une manière générale, je suis dans mes essais trop tranchante, m'ont dit certains: un ton plus mesuré convaincrait davantage. Je ne le crois pas. Si on veut faire éclater des baudruches il ne faut pas les flatter mais y mettre les ongles. (FCh, p.342)

La déclaration suivante de Jean Blomart peut aussi révéler une certaine dureté de cœur de la part d'un auteur qui semble s'identifier avec le héros de son roman: "Ce sont ces représailles que j'escompte, dit-il. Pour que la politique de collaboration soit impossible, pour que la France ne s'endorme pas dans la paix, il faut que le sang français coule" (Le Sang des autres, p.179). Il est difficile parfois de distinguer entre la fermeté et le manque de compassion, mais il semble possible d'affirmer que, si lutter en dépit de menaces de représailles est une preuve de courage, souhaiter des représailles pour éveiller le sentiment national de ses compatriotes relève plutôt du cynisme et d'une manipulation politique

impitoyable.

Ce côté impitoyable de la personnalité de Beauvoir semble s'être perpétué au-delà de sa jeunesse, et ainsi il ne peut pas être attribué simplement à de l'enthousiasme juvénile. En effet, elle déclare, passé l'âge de soixante-dix ans: "Oui, j'ai été très brutale au moment de Zaza, d'ailleurs, j'ai un côté brute dans la vie, d'une manière générale" (Dayan et Ribowska, 1979).

Les faits examinés semblent permettre de conclure que le caractère de Simone de Beauvoir révèle une certaine intransigeance qui tend à aliéner autrui et à nuire à ses prises de position. De plus, ils suggèrent qu'elle avait conscience de ce fait mais l'acceptait comme inévitable.

Simone de Beauvoir semble avoir fait l'objet autant de tendances passives que de tendances agressives. Ces dernières se sont manifestées par une rivalité extrême, une attitude facilement rebelle, une foi illimitée en ses pouvoirs et une sévérité parfois excessive à l'égard d'autrui. Les tendances passives et agressives semblent se combattre mutuellement, mais à long terme elles tendent à s'alimenter, sans doute sous l'influence des mécanismes naturels de compensation. En effet, l'obstination tend à fatiguer à la longue et l'irrésolution tend à irriter en fin de compte. Etre un peu actif

et réfléchi semble être nécessaire au maintien d'une stabilité d'humeur adéquate.

CHAPITRE 4

CERCLES VICIEUX

Simone de Beauvoir fait une déclaration surprenante dans Tout compte fait. "Ma mère était si timorée et si despotique" (p.26), affirme-t-elle. Bien qu'on puisse penser que la timidité ferait disparaître le désir de s'affirmer et l'arrogance éliminerait le désir de lui, l'effet semble être l'inverse. Ainsi il semble exister un cercle vicieux qui rend possible et même favorise la coexistence de la passivité et de l'agressivité chez le même individu.

Il semble paradoxal à première vue qu'une même personne puisse être portée vers deux extrêmes diamétralement opposés. La raison qui peut être invoquée pour expliquer ce paradoxe est celle-ci: aller trop loin dans un sens peut accroître la tentation d'aller trop loin en sens inverse car, par exemple, si on est injuste avec soi-même il devient plus facile de l'être avec autrui quand une situation devient insupportable, et vice versa, par un souci irrépressible de compensation qui est en soi un atout mais qui, dans ce cas, nuit à l'exercice intelligent de sa volonté.

Simone de Beauvoir exprime cette relation qui existe entre le doute de soi et l'insociabilité en ces mots: "J'eus l'occasion d'apprendre quels sentiments

équivoques peut inspirer autrui quand on doute de soi" (FA, p.70), et on pourrait ajouter sans trop risquer de déformer la pensée de l'auteur: . . . et combien il est difficile de croire en soi quand on éprouve des sentiments équivoques à l'égard de la société.

Ce chapitre a pour but de montrer la coexistence des tendances passives et agressives chez Simone de Beauvoir à partir d'exemples tirés de sa vie, comment ces tendances s'alimentent mutuellement même si elles se combattent en surface, et comment, en cherchant à remédier à la faiblesse par de l'impatience, et vice versa, elle revient à son point de départ et contribue ainsi à créer chez elle, sans le vouloir, un sentiment croissant d'impuissance et de résignation, au point de lui faire déclarer vers l'âge de cinquante ans: "Je me disais, je disais à Sartre: "Si nous devons vivre encore vingt ans, essayons d'y prendre plaisir". Ne peut-on pas rester présent au monde sans s'épuiser en émotions qui ne servent à personne?" (FCh, p.625).

1. Coexistence des tendances passives et agressives

A plusieurs occasions, Simone de Beauvoir montre qu'elle peut être l'objet de deux tendances contradictoires à la fois. Les exemples qui serviront à illustrer cette ambivalence psychologique seront classifiés en quatre

catégories: facilité extrême à s'abaisser et à abaisser autrui, à se conformer et à se rebeller, à banaliser et à dramatiser, et à se contraindre et à contraindre autrui.

1.1. Facilité extrême à s'abaisser et à abaisser autrui

Le tiraillement de Simone de Beauvoir entre le désir de dominer autrui et celui d'être dominée est particulièrement évident dans sa prime jeunesse car, sans doute, à cet âge le sens des bienséances n'est pas assez développé pour pouvoir contrarier l'expression des tendances naturelles.

Par exemple, dans une page de ses Mémoires elle s'attribue un certain trait de caractère: "Ma sœur et Jeanne subissaient docilement ma tyrannie" (MJFR, p.29) et à la page suivante elle s'attribue le trait de caractère opposé: "Les adultes récompensèrent ma servilité. "Simone est terriblement chauvine", disait-on avec une fierté amusée" (MJFR, p.30). Et ceci plus d'une fois comme le montrent les citations suivantes: "J'administrerai avec une poire en caoutchouc un simulacre de lavement à ma cousine Jeanne dont la souriante passivité incitait au sadisme" (MJFR, p.58), "Ma piété me disposait au masochisme" (MJFR, p.59).

Cette oscillation entre une agressivité refoulée et une défoulee se manifeste également dans ses œuvres.

Ascher écrit à ce propos: "De Beauvoir's world comes to life in the violence of sadism and masochism. Particularly in her early work, one senses that there are two choices: violence against another and violence against oneself (p.217).

On a l'impression ainsi que les tendances à s'abaisser et abaisser autrui sont, chez Beauvoir, aussi complémentaires que contradictoires.

1.2. Facilité extrême à se conformer et à se rebeller

Dès l'enfance, Simone de Beauvoir fait preuve d'une certaine ambivalence à l'égard des adultes qui l'entourent -ce qui a dû rendre particulièrement difficile la tâche de ceux chargés de son éducation. A ce propos, elle affirme:

Les conduites des adultes ne me semblaient suspectes que dans la mesure où elles reflétaient l'équivoque de ma condition enfantine: c'est contre celle-ci qu'en fait je m'insurgeais. Mais j'acceptais sans la moindre réticence les dogmes et les valeurs qui m'étaient proposés. (MJFR, p.18)

D'un côté elle montre un zèle extrême à accepter les valeurs des adultes, de l'autre elle ne supporte pas d'être traitée comme un enfant, et il semble qu'il existe un lien entre cette volonté prématurée de ressembler aux adultes et celle d'avoir un statut spécial.

Cette attitude à la fois docile et rebelle est également visible dans ses goûts culturels d'adolescente.

La frivolité d'une opérette peut, par exemple, plus facilement la choquer que l'"immoralisme" d'un auteur. En effet, quand un de ses oncles l'emmène voir une "innocente" opérette de Miranda intitulée: Passionnement, elle exprime, à son retour, une répugnance telle qu'elle surprend ses parents. Cependant ses lectures de Gide et de Proust ne la font pas sourciller (MJFR, p.189). Il semble qu'il y ait là une réaction contre son milieu par peur, sans doute, de perdre son individualité, mais les tendances restent les mêmes: l'anticonformisme devient simplement son nouveau conformisme.

Simone de Beauvoir ne peut s'empêcher de noter cette dualité affective qu'elle décrit ainsi: "J'étais profondément têtue, mais superficiellement très influençable" (MJFR, p.245). Ceux qui ont connu Beauvoir tendent à partager la même opinion. Alice Schwarzer déclare à ce propos:

Tout le livre [La Cérémonie des adieux] témoigne de sa discrétion, de sa réserve presque farouche. Sitôt que, dans leurs dialogues, Sartre l'interpelle, parle d'elle, elle l'interrompt: "Ne parlons pas de moi: Il s'agit de vous." Une discrétion qui va de pair avec une volonté indomptable. (p.22)

L'intensité de sa répugnance à s'affirmer semble ainsi égaler l'intensité de sa répugnance à s'adapter.

1.3. Facilité extrême à banaliser et à dramatiser

Il semble que la vie de Simone de Beauvoir soit

un tiraillement perpétuel entre le calme de l'indifférence et l'énergie du désespoir. La façon dont elle cherche à se motiver à écrire est révélatrice à ce sujet. Elle affirme ceci en effet:

Je fis une espèce de pari: qu'importaient les heures vainement passées à écrire, si demain tout sombrait? Si jamais le monde, ma vie, la littérature reprenaient un sens, je me reprocherais les mois, les années perdus à ne rien faire. (FA, p.482)

Elle cherche ainsi à surmonter un sentiment persistant de futilité qui nuit à ses ambitions d'écrivain en se disant qu'il n'y a rien à perdre d'écrire et peut-être quelque chose à perdre de ne pas écrire, ce qui est plutôt une façon négative et désespérée de se motiver à écrire.

Son attitude est non seulement ambivalente à l'égard de la littérature mais aussi à l'égard de la mort. Elle ne sait pas si elle doit en faire un drame ou non. La citation suivante reflète bien cette perplexité qui n'a pas l'air de vouloir cesser: "Ce scandale, cet échec, contre lequel je butais, tantôt le refusant, tantôt m'y pliant, tantôt m'irritant de ma docilité, tantôt en prenant mon parti, il avait un nom précis: la mort" (FA, p.615). Naturellement son sens de la prudence ne peut pas s'empêcher d'être à l'image de son attitude vis-à-vis de la mort et si, par exemple, dans certains sports elle tend à exagérer le danger, dans d'autres elle tend à le banaliser.

Ainsi, lorsqu'elle fait du ski ou lorsqu'elle s'essaye à nager, elle avoue manquer de hardiesse. En revanche, elle n'hésite pas à "escalader seule des montagnes abruptes, à traverser en espadrilles des névés ou des éboulis où un faux pas [pourrait lui] coûter la vie" (FA, p.616).

Les personnages beauvoiriens qui ressemblent à leur auteur sont aussi très complexes. Par exemple, Françoise [de L'Invitée] se laisse envahir à un certain moment par des sentiments d'omnipotence pour être à la page suivante accablée par un sentiment de vide. Son état d'esprit est décrit ainsi à la page douze: "Elle était seule à dégager le sens de ces lieux abandonnés, de ces objets en sommeil; elle était là et ils lui appartenaient. Le monde lui appartenait". A la page treize, sans qu'aucun événement important n'intervienne pour le modifier, son état d'esprit devient ceci: "Il y avait ce bruit mouvant, le ciel, le feuillage hésitant des arbres, une vitre rose dans une façade noire; il n'y avait plus de Françoise; personne n'existait plus nulle part".

Anne [des Mandarins], personnage auquel Beauvoir ressemble aussi beaucoup, est également partagée entre l'impression quelquefois que tout compte et celle parfois que tout est absurde sans jamais arriver à un équilibre satisfaisant et durable. On pourrait penser que sous un dehors froid Anne cache une âme passionnée, mais la fin du livre laisse penser que l'inverse peut être

tout aussi vrai. Et Beauvoir reconnaît ce caractère versatile de son personnage qui est divisé entre un sens très fort de la tragédie et l'ennui de vivre, lorsqu'elle déclare: "je donnai à Anne le sens de la mort et le goût de l'absolu -qui convenait à sa passivité-" (FCh, p.284).

Jeanson traduit bien ce tirailllement entre le sens de l'absurde et la rage de vivre qui caractérise la vie de Beauvoir quand il écrit:

Ce qui fait à mes yeux l'authenticité de son œuvre, c'est qu'elle nous raconte d'un bout à l'autre l'histoire d'une contradiction vécue, -de cette découverte progressive, toujours recommencée mais chaque fois approfondie: qu'il faut vouloir "être tout" et savoir qu'on n'est rien. (p.235-236)

L'humeur de Beauvoir semble ainsi souvent osciller de l'apathie totale à un emballement généralisé, au point que cette oscillation devienne une caractéristique de sa personnalité.

1.4. Facilité extrême à se contraindre et à contraindre autrui

La relation entre inflexibilité et doute de soi semble très étroite si l'on considère la citation suivante:

En ce moment, par exemple, je ne pouvais pas m'empêcher de penser ce que je pensais: étais-je en faute? En un sens non, et pourtant les paroles de mon père mordaient sur moi si bien que je me sentais à la fois irréprochable et monstrueuse. (MJFR, p.110)

Il semble ainsi qu'en ne se permettant pas de mettre

en question ses opinions, Beauvoir perd naturellement la volonté de les défendre car refuser de considérer qu'on peut avoir tort, c'est en quelque sorte montrer et nourrir un doute à l'égard de la valeur de ses propres opinions.

Si d'un côté, Simone de Beauvoir tend à ne pas mettre sa façon de pensée assez en doute, ce qui tend à nuire à son assurance à long terme, d'un autre côté, elle tend à s'imposer un fardeau trop lourd, ce qui tend à nuire à son objectivité à plus ou moins longue échéance. En effet, elle se laisse facilement accabler par les événements et préfère attendre le dernier moment pour agir, pour ensuite se montrer désinvolte, égocentrique et presque incapable de considérer le point de vue d'autrui. Par exemple, lorsque des proches lui disent qu'elle aime mieux être débordée par les choses que les dominer ou qu'elle a l'air de croire que les choses vont de soi, elle admet la justesse de ces observations, et elle ajoute: "Ma manière de penser, de sentir, d'agir va de soi, à mes yeux. J'ai du mal à admettre que c'est à mes yeux seulement (TCF, p.48).

Lorsqu'on est accablé il est plus difficile d'être objectif; ainsi il semble qu'il existe un lien entre la tendance de Beauvoir à avoir quelquefois trop de scrupules à agir, ce qui tend à l'exaspérer en désespoir de cause, et sa tendance quelquefois à en manquer, ce

qui tend à nuire à la bonne volonté d'autrui à son égard.

Il semble possible d'affirmer si l'on considère les faits présentés que, parce que chez Simone de Beauvoir les tendances passives et agressives coexistent pratiquement au même moment, son obstination est une façon de cacher sa suggestibilité, et vice versa.

2. De la passivité à l'agressivité

Manquer généralement de fermeté enlève des raisons de vouloir être patient et Simone de Beauvoir illustre ce principe en passant vite du repli sur soi-même à la rancune par exemple. Des exemples de ce revirement dramatique seront fournis à quatre niveaux: celui de la fausse modestie, celui de la dépendance extrême, celui de l'ennui de vivre et celui du perfectionnisme. Ces niveaux correspondent essentiellement aux quatre groupes dans lesquels les tendances passives et agressives de Simone de Beauvoir sont classifiées tout au long de cette étude.

2.1. De la fausse modestie à l'arrogance

La fausse modestie manque d'authenticité comme son nom l'indique et donc ne survit pas longtemps aux épreuves, surtout celle du temps. La citation suivante

montre que, si Beauvoir arrive à nier l'impact émotionnel que certains événements ont pourtant sur elle, elle ne peut le faire que temporairement et se voit ensuite contrainte de laisser cette apparence de réserve se transformer en ressentiment, c'est-à-dire en orgueil blessé.

Le ricanement de Louise [sa nourrice] me resta sur le cœur, mais je passai outre: il y avait beaucoup de petits faits que j'ensevelissais ainsi dans le brouillard. Cette aptitude à passer sous silence des événements que pourtant je ressentais assez vivement pour ne jamais les oublier, est un des traits qui me frappent le plus quand je me remémore mes premières années. (MJFR, p.20-21)

De même sa fausse culpabilité, c'est-à-dire son désir extrême d'effacer sa volonté en faveur de celle d'autrui, en particulier celle de son père, ne peut pas supporter les sautes d'humeur de celui-ci et finit par devenir de l'animosité plus ou moins déclarée. Elle fait part de ce changement insidieux en ces mots:

On aurait cru, à voir sa morosité [de mon père], que je m'étais engagée contre son gré dans cette voie [l'étude] qu'il avait en vérité choisie pour moi. Je me demandais de quoi j'étais coupable; je me sentais mal à l'aise dans ma peau et j'avais de la rancune au cœur. (MJFR, p.179)

Beauvoir est en proie quelquefois à un sentiment d'inadaptation, une impression de ne pas être socialement intégrée. Cependant ce sentiment, sans doute parce qu'il est associé à une sensation pénible, a besoin d'être compensé par une perspective plus agréable, et il est

difficile de trouver une perspective plus agréable que de penser que ce qui apparaît maintenant comme une infériorité apparaîtra un jour comme une supériorité. Donc du complexe d'infériorité au complexe de supériorité il semble n'y avoir qu'un pas. A ce propos elle déclare, en faisant référence à une période de sa vie qui correspond à peu près à la fin de son adolescence: "Je suis autre", me disais-je parfois avec orgueil; mais je voyais dans mes différences le gage d'une supériorité qu'un jour tout le monde reconnaîtrait" (MJFR, p.187).

Il semble possible de conclure que chez Simone de Beauvoir le manque d'assurance est un sentiment instable qui l'incite à aller à l'extrême opposé.

2.2. De la dépendance extrême à la rébellion généralisée

Le personnage de Françoise dans L'Invitée montre particulièrement bien comment Beauvoir passe plus ou moins graduellement de la soumission à la révolte incontrôlée. En effet, à l'occasion de l'affaire du trio, Beauvoir se rend compte qu'il n'y a rien à gagner de faire dépendre son bonheur d'une seule personne et de sacrifier sa personnalité pour plaire à autrui. Par la bouche de Françoise, elle se reproche de n'avoir pas osé être elle-même alors que sa rivale Xavière (Olga) n'hésite pas à s'affirmer toute entière et reçoit en récompense

l'attention passionnée de Pierre(Sartre). "Dans une explosion de souffrance", elle comprend alors que son "hypocrite lucidité" l'a conduite à "n'être rien du tout" (L'Invitée, p.359). On voit ici très bien comment la faiblesse de caractère se transforme en amertume lorsque l'individu qui en fait l'objet est mis en quelque sorte au pied du mur. Il n'y a pas de juste milieu. Aller à un extrême semble donner de l'attrait à l'extrême opposé. Le besoin de s'affirmer semble être irrésistible en fin de compte, et si l'on en croit l'exemple de Beauvoir, ne pas s'efforcer de le satisfaire prédispose à son exaspération à plus ou moins longue échéance sous la forme d'une compulsion. L'inverse semble être tout aussi vrai, car l'être humain donne l'impression d'être tout aussi sensible à l'approbation sociale qu'au prestige. En effet, le besoin de s'intégrer semble être irrépressible à long terme et ne pas en tenir assez compte prédispose à son exacerbation en fin de compte sous la forme d'une dépression. Ainsi si l'être humain ne peut pas arriver à maintenir un équilibre satisfaisant entre ces deux besoins parfois contradictoires -besoins de prestige et d'approbation-, il semble condamné à satisfaire l'un au dépens de l'autre, puis à faire l'inverse lorsqu'accablé de remords ou de rancœur. Cela peut être une explication à la "schizophrénie" de Simone de Beauvoir.

Jeanson rend compte de ce lien, chez Beauvoir, entre

la conformité et l'anti-conformisme en ces mots:

On n'insistera jamais assez, me semble-t-il, sur la présence simultanée de ces deux composantes chez Simone de Beauvoir dès son enfance. . . D'emblée nous la voyons se cabrer, se révolter contre "l'arbitraire des ordres et des interdits". . . Mais la "petite fille modèle", où faudra-t-il alors la situer? A ce niveau même, très précisément. Car ces rages bien sûr, n'étaient que réactions d'impuissance. (p.63)

Leighton n'est pas dupe non plus de l'attitude rebelle de Beauvoir. En effet elle affirme:

Thus The Second Sex viewed through the perspective of Françoise [dans L'Invitée] and Simone de Beauvoir in the autobiography assumes interesting new dimensions, because one cannot help feeling that the extreme horror of passivity, weakness, dependence, and "immanence" that give the work its special emotive tone expresses in some way Simone de Beauvoir's reaction against a strong dependent streak in herself. (p.73)

Donc la violence beauvoirienne semble parfois être de la faiblesse compensée, et plus d'un critique concourt à cette conclusion.

2.3. De l'ennui de vivre à la rage de vivre

L'ennui devient vite une source de frustration, comme le montre l'expérience de Beauvoir, et tend à inciter à l'impatience comme un moyen désespéré d'y remédier. Elle attribue son hyperactivité à l'horreur de l'ennui en affirmant avoir souvent, dans la vie, recours au stratagème suivant: "doter mes activités d'une nécessité dont je finissais par être la proie

ou la dupe: c'est ainsi qu'à dix-huit ans je m'étais sauvée de l'ennui par la frénésie" (p.97).

De même son obsession de la mort trouve son origine dans son manque de goût de vivre comme elle le déclare dans ses Mémoires: "Je trouvais d'autant plus affreux de mourir que je ne voyais pas de raisons de vivre" (MJFR, p.229). Elle explique ainsi son obstination à croire en une liaison sentimentale qu'elle considère pourtant sans avenir: "La principale raison de mon acharnement, c'est que, en dehors de cet amour [pour son cousin Jacques qui date d'avant sa rencontre avec Sartre] , ma vie me semblait désespérément vide et vaine" (MJFR, p.219).

Françoise d'Eaubonne abonde dans ce sens lorsqu'elle déclare:

Ce qui nous retient, c'est cette conscience du vide, cette présence d'une non-présence ressentie jusque dans sa chair, et cette fiévreuse défense qui consiste à le remplir à tout prix, fût-ce sans espoir ni lendemain, puisque l'espace ainsi gorgé se vide à mesure comme le tonneau des Danaïdes. (p.58)

Il est ainsi possible, compte tenu des arguments présentés, d'attribuer la fureur de vivre de Beauvoir à un sens de l'absurde qui ne semble pas vouloir se calmer.

2.4. Du perfectionnisme à l'intransigeance

Il est difficile à long terme d'être extrêmement

sévère à l'égard de soi-même sans l'être également à l'égard d'autrui. A plusieurs occasions, Beauvoir montre ainsi que sa dureté à l'égard d'elle-même l'a conduite à être dure envers autrui.

Par exemple, quand elle ne se permet aucune défaillance, aucune sensibilité vis-à-vis de l'opinion d'autrui, elle ne peut s'empêcher de perdre en chemin toute chaleur à l'égard d'autrui. Elle fait part de cette expérience ainsi:

J'essayais de me blinder; je m'exhortais à ne plus craindre le blâme, le ridicule, ni les malentendus: peu importait l'opinion qu'on avait de moi, ni qu'elle fût ou non fondée. Quand j'atteignais à cette indifférence, je pouvais rire sans en avoir envie et approuver tout ce qui se disait. Mais alors je me sentais radicalement coupée d'autrui. (MJFR, p.192)

De même sa personnalité finit par prendre un aspect abrupt et cassant, à l'occasion de l'affaire du trio, après avoir trop longtemps exigé d'elle-même une absence totale de jalousie à l'égard d'un être aimé, ce qui semble naturellement impossible et peut-être même indésirable. Le côté irrépressible de cette transformation est évident lorsqu'elle déclare qu'une gaucherie maladroite avait envahi maintenant toute sa personne et ses gestes, et que ce bloc de blancheur translucide et nue, aux arêtes rapeuses, c'était elle, en dépit d'elle-même, irrémédiablement (L'Invitée, p.312).

Chez Beauvoir, la dureté de cœur à l'égard d'autrui semble un résultat naturel de ses tendances ascétiques.

Il est difficile de formuler des lois psychologiques rigoureuses à cause du caractère parfois imprévisible et dans une certaine mesure adaptable de la nature humaine, mais il semble qu'en ce qui concerne Simone de Beauvoir il existe une tendance naturelle, c'est-à-dire échappant un peu à la volonté, qui l'incite à passer facilement de la fausse modestie à l'arrogance, de la dépendance extrême à la rébellion généralisée, de l'ennui de vivre à la rage de vivre et du perfectionnisme à l'intransigeance.

3. De l'agressivité à la passivité

La confiance excessive en soi tend en fin de compte à accroître le doute de soi car elle donne une raison de plus de douter de soi. Cette tendance naturelle qui fait osciller de l'agressivité à la passivité est apparente dans la vie de Beauvoir au niveau de l'arrogance, de la rébellion généralisée, de la rage de vivre et de l'intransigeance.

3.1. De l'arrogance à la fausse modestie

L'arrogance, étant un trait de caractère socialement peu apprécié, accroît le besoin d'approbation et la fausse modestie semble être une tentative désespérée d'obtenir cette approbation. Donc il existe un lien plus ou moins logique entre l'arrogance et la fausse modestie.

Beauvoir met en évidence ce lien lorsque ses rêves de gloire illimitée se transforment de temps en temps en soif du martyre. Elle fait part de ses fantasmes vers l'âge de sept ans ainsi: "Ainsi, au présent et dans l'avenir, je me flattais de régner, seule, sur ma propre vie. Cependant la religion, l'histoire, les mythologies me suggéraient un autre rôle. . . Je jouais volontiers à la victime (MJFR, p.59).

De même son manque de gêne quelquefois à induire autrui en erreur cède vite à la panique lorsque, par exemple, elle découvre qu'un livre que lui a offert pourtant sa mère fait allusion aux "mystères" de la sexualité, non pas par gêne personnelle mais à la simple idée que cela puisse gêner sa mère. Beauvoir rapporte cet incident en ces mots:

Malgré mon anxiété, je n'inventai pas cette simple parade: feindre d'avoir égaré mon livre dans les bois. . . Si je pratiquais sans scrupule la restriction mentale, je n'aurais pas eu le front de débiter devant ma mère un mensonge positif; ma rougeur, mes hésitations m'auraient trahie. (MJFR, p.112)

En effet, si une conscience a absolument besoin du jugement des autres pour se sentir en faute il est normal qu'elle soit particulièrement tentée par l'excès de zèle pour compenser en quelque sorte un manque de zèle naturel, et c'est pourquoi une conscience peu délicate peut vite devenir, plus ou moins consciemment, trop délicate si cela peut l'aider à sortir d'une impasse.

Après son agrégation, alors qu'elle commence à se rendre compte des difficultés de maintenir une union, fût-elle libre, et de se lancer dans une carrière littéraire, fût-elle encouragée par Sartre, Beauvoir est en proie au même genre de phénomène. Ainsi elle avoue avoir eu toujours du mal à coexister paisiblement avec autrui; soit elle règne, soit elle s'abîme. "Subjugée par Zaza, j'avais sombré dans l'humilité; la même histoire [avec Sartre] se répétait, seulement j'étais tombée de plus haut et ma confiance en moi avait été plus brutalement pulvérisée", écrit-elle dans La Force de l'âge (p.66). Après la gloire des conquêtes qui fait croire qu'on est capable de tout semble venir naturellement l'humiliation des revers qui fait croire qu'on n'est capable de rien.

Ainsi, chez Beauvoir, l'abaissement de soi semble être un moyen désespéré de se faire pardonner une ambition démesurée.

3.2. De la rébellion généralisée à la dépendance extrême

Il est quelquefois dit que la haine unit deux personnes plus solidement que l'amour, et en ce sens il n'est pas surprenant de voir certaines révoltes se transformer plus ou moins graduellement en tolérance extrême.

Par exemple, Beauvoir se plaint de ce que ses inquiétudes vers le milieu de sa vie s'accompagnent "d'un désarroi

physique que n'avaient jamais suscité, même lorsque l'alcool les amplifiait, [ses] plus grands désespoirs". Elle pense que l'ébranlement de la guerre et de l'après-guerre l'ont disposée à ces crises. Celles-ci peuvent être aussi considérées comme une dernière révolte, selon elle, avant qu'elle ne se résigne à l'âge et à sa mortalité; "je voulais encore séparer les ténèbres de la lumière. Soudain je devenais une pierre, l'acier la fondait: c'est l'enfer", poursuit-elle (FCh, p.143). Cette expérience est particulièrement poignante quant aux tourments dont Beauvoir est l'objet quelquefois, et intéressante en même temps quant à la tendance d'une révolte sans but précis ou condamnée à l'échec de devenir une émotion débilite. Sans doute est-ce là un mécanisme inconscient de protection, autant de soi que d'autrui?

Françoise, dans L'Invitée, fait à peu près la même expérience et ne peut pas non plus empêcher une résistance qui semble ne servir à rien de se transformer en fatalisme plus ou moins contraint. En effet, elle déclare: "C'était trop douloureux cette volonté raidie qu'elle s'obstinait à garder en elle, il n'y avait qu'à laisser aller, on verrait bien ce qui arriverait" (L'Invitée, p.214).

De la colère généralisée à la résignation totale, il semble n'y avoir qu'un pas, ou en d'autres termes, "après la tension, dépression" (FCh, p.427). Quand elle prend de violentes colères à propos des abus alcooliques

de Sartre et commence à briser la vaisselle, Beauvoir ne peut s'empêcher de se sentir comme vidée après coup et de conclure: "ça m'épuisait de me quereller avec lui" (FCh, p.407).

Il semble que, chez Simone de Beauvoir, l'indignation atteint de telles proportions qu'au lieu d'inciter à l'action, elle incite plutôt à l'inaction, c'est-à-dire à décharger sur autrui le soin de satisfaire ses propres espérances.

3.3. De la rage de vivre à l'ennui de vivre

La vie de Beauvoir semble être une suite continuelle d'enchantement et de désenchantement, un peu comme si l'enchantement de par son manque de réalisme rendait le désenchantement inévitable à plus ou moins longue échéance. Elle donne un exemple de ce changement d'humeur, dont il est difficile d'attribuer l'origine à une raison précise, dans ses Mémoires:

La vie m'avait paru si pleine que pour répondre à ses appels infinis j'avais cherché fanatiquement à tout utiliser de moi: elle était vide; aucune voix ne me sollicitait. Je me sentais des forces pour soulever la terre: et je ne trouvais pas le moindre caillou à remuer. Ma désillusion fut brutale: "Je suis tellement plus que je ne peux faire! (MJFR, p.225)

La lucidité de Beauvoir quant à la cause de ses crises de découragement est frappante. En effet, elle déclare: "Je me trouvais limitée par mon refus des limites"

(MJFR, p.114). Une soif extrême d'absolu semble être insatiable et rend donc nécessaire un certain engourdissement moral et physique pour cesser momentanément de tourmenter celui qui en fait l'objet. Le lien entre les crises d'euphorie et celles de désespoir est particulièrement évident dans le témoignage suivant:

Je traversais des semaines d'euphorie; et puis, pendant quelques heures, une tornade me dévastait, elle saccageait tout. Pour mieux mériter mon désespoir, je roulais dans les abîmes de la mort, de l'infini, du néant.
(FA, p.70)

Françoise d'Eaubonne croit aussi que le sentiment de vide dont Beauvoir est parfois l'objet est le résultat plus ou moins direct de son insatiabilité. Elle exprime son opinion ainsi:

On peut rester convaincu que l'essentiel s'est dérobé aux yeux de l'écrivaine qu'on ne saurait trop admirer, parce que la femme a cru de bonne foi avoir tout connu, tout savouré, tout reçu, et s'étonne du goût de cendres que ce "tout" laisse dans sa bouche. (p.348)

L'insatiabilité beauvoirienne semble en fin de compte être une source plus de découragement que d'énergie.

3.4. De l'intransigeance au perfectionnisme

L'esprit de sérieux semble être un moyen plus ou moins conscient de décourager la frivolité chez autrui, et c'est pourquoi il semble que plus un individu condamne l'insouciance chez autrui plus il se met sous pression

de la condamner chez lui-même. Beauvoir tend ainsi à être très sévère à l'égard d'autrui et par conséquent, ne peut s'empêcher de l'être à son propre égard, comme elle le rapporte dans ses Mémoires: "Les autres s'arrêtaient à mi-chemin de la foi ou du scepticisme, de leurs désirs, de leurs projets: je méprisais leur tiédeur. J'allais au bout de mes sentiments, de mes idées, de mes entreprises; je ne prenais rien à la légère" (MJFR, p.215).

Il existe un lien très étroit entre une attitude impitoyable et une attitude ascétique, et Simone de Beauvoir le met en relief lorsqu'elle déclare que seuls existaient pour elle les gens qui "regardaient en face, sans tricher, ce rien [le néant] qui ronge tout". Dans le même mouvement de pensée elle ajoute qu'accomplir quoi que ce soit représente en quelque sorte une trahison vis-à-vis de la prise de conscience que le monde est absurde. Donc elle ressuscite, selon elle, au nom de l'absence de Dieu, l'idéal de renoncement au siècle que lui avait inspiré son existence. Mais cette ascèse, conclut-elle, ne débouche plus sur aucun salut (MJFR, p.228-229).

Ce raisonnement présente un défaut: en ce sens que le besoin de donner un sens à sa vie peut jouer un rôle positif, c'est-à-dire motiver à faire des choses que l'on considère en toute bonne foi importantes, mais c'est le mépris généralisé des gens "productifs" qui

incite à mener une vie stérile. Il est en effet difficile d'accepter un peu de spontanéité de sa part, c'est-à-dire qu'on puisse être motivé sans avoir trop besoin de justification, si on ne l'accepte pas chez autrui, sans doute par souci de crédibilité.

Ainsi l'adoption de critères de jugement trop stricts tend à se retourner contre soi et, en ce sens, il semble possible d'affirmer qu'il existe une tendance inconsciente à s'imposer le même fardeau que l'on impose à autrui, comme le déclare Jeanson à propos de Beauvoir:

Cette rage en tout cas, cette impatience où nous avons d'emblée entrevu quelque violence profonde, on comprend qu'heureuse ou malheureuse la conscience qui l'éprouve ne parvienne à la satisfaire, par moments, qu'au prix de la retourner contre soi: pour qui vise l'absolu, toute conquête réelle est dérisoire; c'est à l'absolu même qu'il faut s'en remettre, c'est à ses prises qu'il faut s'offrir pour en être investi. (p.65)

L'ascétisme de Simone de Beauvoir semble ainsi résulter de son mépris pour les compromis en général.

De même qu'une personne qui possède un certain amour-propre et qui ne parvient pas à s'affirmer d'une manière adéquate est sous pression de s'agiter ou s'irriter, une personne consciencieuse qui n'arrive pas à s'adapter socialement de manière satisfaisante est sous pression de se décourager ou de se culpabiliser. Cela semble être la raison principale pour laquelle Simone de Beauvoir tend à passer facilement de l'arrogance à la fausse

modestie, de la rébellion généralisée à la dépendance extrême, de la rage de vivre à l'ennui de vivre et de l'intransigeance au perfectionnisme. En effet, il semble être plus facile pour un homme ou une femme d'action d'accepter des déceptions et pour quelqu'un d'habituellement réfléchi de prendre des risques.

Simone de Beauvoir semble être victime de cercles vicieux qui l'incitent à aller d'un extrême à l'autre. En effet, en se laissant facilement culpabiliser elle se prédispose à être obstinée par souci de compensation, et en se laissant facilement contrarier elle se prédispose à être influençable par souci d'apaisement. Si ces mécanismes d'équilibration sont tout à fait naturels, ils peuvent cependant tout autant nuire à l'adaptation sociale de l'individu qu'y contribuer selon les choix qu'il fait initialement. Simone de Beauvoir semble généralement chercher à combattre la passivité -dont il est normal d'être l'objet quelquefois- par de l'agressivité, et vice versa, ce qui tend à aller à l'encontre du but recherché, à "stabiliser" des tendances extrêmes qui sont censées être temporaires et à accroître la difficulté à s'adapter au réel et à jouir de la vie, comme elle en fait douloureusement l'expérience.

CONCLUSION

Les faits examinés semblent permettre de conclure que Simone de Beauvoir fait parfois l'objet de certaines inclinations passives qui se manifestent par une grande facilité à se culpabiliser, une dépendance extrême à l'égard d'autrui, une tendance à dramatiser et des scrupules extrêmes. Faisant en quelque sorte contrepoids à ces inclinations passives, certaines tendances agressives telles qu'une grande facilité à critiquer, un esprit extrêmement compétitif, de la présomption et de l'intransigeance l'animent d'autres fois. Cette oscillation intermittente entre deux extrêmes la conduit à qualifier sa personnalité de schizophrénique, sur le ton de la plaisanterie bien sûr mais à plus d'une occasion, ce qui peut indiquer une certaine insatisfaction vis-à-vis de sa vie émotionnelle.

En effet, elle semble ne pas pouvoir échapper, malgré ses efforts désespérés et peut-être même à cause d'eux, à un sentiment vague de désespoir qui nuira à sa joie de vivre jusqu'à la fin de ses jours. Il est, en ce sens, peut-être possible d'attribuer le manque de succès de ses efforts à un cercle vicieux qui, à la lumière de la psychologie paradoxale, peut être décrit ainsi: réagir à l'excès contre les excès montre un manque d'enthousiasme, produit en général des résultats décevants,

ce qui nuit davantage à l'enthousiasme, et il est extrêmement difficile à l'être humain de venir à bout de certaines difficultés sans enthousiasme, ce qui peut devenir exaspérant et inciter à agir irrationnellement, et ainsi de suite.

Certains faits suggèrent que Simone de Beauvoir a essayé de remédier à une certaine impressionnabilité par de l'obstination, et vice versa, ce qui a compromis les chances de réussite à long terme de ses efforts. Il est surprenant qu'elle se soit laissée prendre au piège de la "surenchère" émotionnelle et idéologique, car dans la seule pièce de théâtre qu'elle a écrite, elle arrive à la conclusion que lutter mal contre le mal n'avance pas à grand-chose, tout au contraire.

Les œuvres de Beauvoir reflètent la personnalité de leur auteur car on y trouve, par exemple, une jalousie morbide ou une tolérance déconcertante, une hantise de la mort faite à la fois d'horreur et de fascination, la rage de vivre ou un sentiment généralisé de futilité, et la manie de conclure ou une célébration de l'ambiguïté. Les personnages beauvoiriens sont aussi à la fois divisés et extrémistes car, par exemple, ils tuent leurs rivaux (Françoise de L'Invitée) ou veulent se tuer (Anne des Mandarins), sont obsédés et ensuite ennuyés par l'immortalité (Fosca de Tous les hommes sont mortels); de facilement apitoyés ils deviennent impitoyables (Jean Bromart dans Le Sang des autres) ou passent facilement de l'euphorie

à l'apathie (Dubreuilh et Perron dans Les Mandarins).

Cependant l'expérience de Beauvoir telle qu'elle la livre dans ses écrits a un aspect positif, en ce sens qu'elle montre que le désir d'agir rationnellement a besoin d'espoir pour subsister, que l'espoir a besoin de raisons solides pour se maintenir, et que donc le seul moyen de ne pas être facilement poussé à des extrémités est de chercher, dans la mesure de ses moyens, à se donner de bonnes raisons de croire en soi et en la valeur de ses décisions. Si l'extrémisme engendre l'extrémisme, commencer à faire des choix sensés incite à continuer à en faire, sans doute en inspirant de la confiance en soi et du simple fait que les expériences passées semblent avoir une influence irrépressible sur les décisions présentes; et parce qu'on ne peut pas empêcher le présent de se transformer continuellement en passé, les décisions présentes déterminent quelle sorte d'influence aura le passé sur l'avenir.

L'extrémisme peut donner l'impression de faciliter les choses au départ mais en fin de compte, parce qu'il ne manque généralement pas de susciter de l'opposition chez autrui sous la forme de ressentiment, et chez soi sous la forme de remords, il nuit à la motivation et produit des résultats contraires à ceux recherchés. Ce manque d'efficacité peut avoir l'effet paradoxal d'inciter davantage à l'extrémisme par désespoir,

et ainsi la boucle est bouclée. Le seul moyen d'échapper à ce cercle vicieux semble être d'employer au départ de bons moyens de réaliser ses souhaits, sous peine d'être contraint tôt ou tard d'employer des moyens moins désirables, la capacité de l'être humain à supporter des épreuves étant naturellement limitée.

Ainsi Simone de Beauvoir semble avoir cherché à se faire aimer en s'asservissant et à se faire respecter en se butant, et comme aucune de ces solutions ne lui a paru satisfaisante à long terme, elle s'est sentie comme prise à un piège, ce qui la prédisposait encore plus à l'extrémisme dans un sens ou dans l'autre. Par contre, ne pas attendre d'être au bord de l'abîme pour commencer sérieusement à s'engager et à satisfaire ses désirs à long terme irrépressibles d'acceptance et de respect semble aider l'être humain à faire généralement des choix raisonnables et à ne pas prendre des mesures extrêmes sans raison, ce qui accroît ses chances d'échapper au cycle de la malveillance et de la servilité et de promouvoir celui d'une affirmation de soi humaine.

En d'autres termes, c'est souvent l'espoir de résoudre tous les problèmes une fois pour toutes qui incite à se monter, et le sentiment qu'il est futile de lutter qui incite à se démonter; mais si l'on reconnaît qu'on aura toujours des choix difficiles à faire, cela aide à ne pas chercher à résoudre tous les problèmes avec

l'énergie du désespoir, et ne pas se laisser facilement troubler favorise la confiance en soi et l'esprit de décision, tandis que se borner à tirer son courage de son désespoir tend à nuire à son assurance et à la qualité de la vie en général, comme la vie de Simone de Beauvoir semble l'indiquer d'une manière frappante et même quelquefois dramatique.

OUVRAGES CITÉS

- Appignanesi, Lisa. Simone de Beauvoir. London: Penguin Books, 1988.
- Asher, Carol. Simone de Beauvoir. A Life of Freedom. Boston: Beacon Press, 1981.
- Audet, Jean-Raymond. Simone de Beauvoir face à la mort. Lausanne: L'Age d'Homme, 1979.
- Beauvoir, Simone de . L'Invitée. Paris: Gallimard, 1943.
- . Le Sang des autres. Paris: Gallimard, 1945.
- . Tous les hommes sont mortels. Paris: Gallimard, 1946.
- . Pour une morale de l'ambiguïté. Paris: Gallimard, 1947.
- . Le Deuxième Sexe. Paris: Gallimard, 1949.
- . Les Mandarins. Paris: Gallimard, 1954. .
- . Mémoires d'une jeune fille rangée. Paris: Gallimard, 1958.
- . La Force de l'âge. Paris: Gallimard, 1960.
- . La Force des choses. Paris: Gallimard, 1963.
- . Les Belles Images. Paris: Gallimard, 1966.
- . Tout compte fait. Paris: Gallimard, 1972.
- Bieber, Konrad. Simone de Beauvoir. Boston: Twayne, 1979.
- Burns, David D. The Feeling Good Handbook. New York: Penguin, 1989.
- Cottrell, Robert D. Simone de Beauvoir. New York: Ungar, 1975.
- Dayan, Josée, et Malka Kibowska. Simone de Beauvoir. Transcription d'un film réalisé par Josée Dayan. Paris: Gallimard, 1979.

- Descubes, Madeleine. Connaître Simone de Beauvoir.
Paris: Resma, 1974.
- d'Eaubonne, Françoise. Une Femme nommée Castor. Paris:
Encre/Sofinem, 1986.
- Evans, Mary. Simone de Beauvoir. A Feminist Mandarin.
London: Tavistock, 1985.
- Francis, Claude et Fernande Gontier. Simone de Beauvoir.
Paris: Librairie Académique Perrin, 1985.
- Frankl, Victor. "Paradoxical Intention." American Journal
of Psychotherapy 14 (1960): 520-525.
- Henry, A.M. Simone de Beauvoir ou l'échec d'une chrétienté.
Paris: Fayard, 1961.
- Hourdin, Georges. Simone de Beauvoir et la liberté.
Paris: Le Cerf, 1962.
- Jeanson, Francis. Simone de Beauvoir ou l'entreprise de
vivre. Paris: Seuil, 1966.
- Julienne-Caffié, Serge. Simone de Beauvoir. Paris:
Gallimard, 1966.
- Keefe, Terry. Simone de Beauvoir; A Study of her Writings.
London: Harrap, 1983.
- Leduc, Violette. La Bâtarde. Paris: Gallimard, 1964.
- Leighton, Jean. Simone de Beauvoir on Women. London:
Associated University Presses, 1975.
- Moubachir, Chantal. Simone de Beauvoir ou le souci de
différence. Paris: Seghers, 1972.
- Okely, Judith. Simone de Beauvoir. London: Virago, 1986.

- Sartre, Jean-Paul. Les Mots. Paris: Gallimard, 1964.
- Schwarzer, Alice. Simone de Beauvoir aujourd'hui. Paris: Mercure de France, 1984.
- Solyom, L., et al. "Paradoxical intention in the treatment of obsessive thoughts: A pilot study." Comprehensive Psychiatry 13 (1972): 291-297.
- Wegner, Daniel M. White Bears and other Unwanted Thoughts. New York: Penguin, 1989.
- Whitmarsh, Anne. Simone de Beauvoir and the Limits of Commitment. Cambridge: Cambridge UP, 1981.
- Winegarten, Renee. Simone de Beauvoir. A Critical View. Oxford: Berg, 1988.

APPENDICE

Les principes psychologiques qui servent à analyser la personnalité de Simone de Beauvoir sont basés sur la psychologie paradoxale. Celle-ci soutient que ne pas trop faire d'efforts pour atteindre un but favorise ses chances de succès, et c'est dans ce sens que certains cercles vicieux dans la vie émotionnelle de Simone de Beauvoir ont été mis en valeur. En effet, trop chercher à s'affirmer peut avoir un effet déprimant, ce qui incite à s'effacer, et trop chercher à plaire peut frustrer, ce qui incite à s'imposer, et ainsi de suite. Le résultat est celui d'être pris dans une sorte d'impasse psychologique à laquelle il est difficile d'échapper.

Le but de cet appendice est de présenter quelques arguments scientifiques en faveur de la psychologie paradoxale et d'en tirer quelques conclusions pratiques quant à l'analyse de la personnalité d'un individu.

1. Fondement théorique

Plusieurs chercheurs sont arrivés à la conclusion que l'esprit humain a besoin d'une certaine latitude pour pouvoir bien fonctionner, et que l'excès de discipline est aussi nuisible à sa productivité que le manque de discipline; ils ont, par conséquent, tenté d'expliquer

scientifiquement ce phénomène en apparence irrationnel.

Plusieurs recherches à ce propos ont été entreprises dans le domaine animal. Selon Solyom (1972), elles démontrent que "the prevention of an avoidance response may lead to the extinction of the response" (p.296), c'est-à-dire que la pression exercée pour empêcher une réaction peut avoir l'effet directement opposé. Donc certaines réactions, chez les animaux, ne semblent être contrôlables que d'une manière indirecte, et la force ne semble pas toujours être un bon moyen d'obtenir l'effet désiré.

Bien que les extrapolations du domaine animal au domaine humain exigent de la prudence, il semble permis de conclure que, chez les formes de vie "supérieures", certains comportements ne peuvent pas être non plus obtenus sur commande, mais seulement en créant des conditions favorables à leur apparition. Il s'agit là d'un mécanisme de défense sur lequel le conditionnement a peu de pouvoir.

L'anecdote suivante que rapporte Victor Frankl (1960) soutient également l'idée que la résistance est parfois contreproductive, et que la relaxation est le seul moyen d'atteindre certains buts.

Once I encountered the most severe case of stuttering that I have seen in many years of practice: I met a man who had stuttered severely all his life -except once. This happened when he was twelve years old, and

had hitched a ride on a street car. When he was caught by the conductor, he thought that the only way of escape would be to evoke his sympathy, and so he tried to demonstrate that he was just a "poor, stuttering boy". But when he tried to stutter, he was utterly unable to do it! (p.524)

Frankl formule une théorie qu'il nomme "paradoxical intention" et qui peut se résumer ainsi:

Thus we see an interesting parallel in which anticipatory anxiety brings about precisely what the patient had feared, while excessive intention, as well as excessive self-observation with regard to one's own functioning makes this functioning impossible. (p.522)

Il attribue le succès de sa méthode à l'effet de distanciation ou de dédramatisation qu'elle produit chez l'individu concerné, et soutient que des mécanismes irrépressibles de compensation, qui constituent une sorte de protection automatique contre les abus, expliquent pourquoi l'excès de zèle déprime en fin de compte.

Daniel Wegner (1989) mentionne une autre anecdote aussi intrigante pour illustrer ses recherches.

It seems he [Tolstoy] was once challenged by his older brother to stand in a corner until he could stop thinking of a white bear. Of course, he stood there confused for some time. And the point was made: We do not seem to have much control over our minds, especially when it comes to suppressing thoughts that are unwanted. (p.vii)

Après avoir effectué des expériences en laboratoire sur des sujets humains, il arrive à la conclusion que "mental control can backfire" (p.9) et que les résultats obtenus valident "the restraint theory. According to

this theory, people who are most inclined to overeat are those who approach food with restraint in mind" (p.29).

La psychiatrie moderne fait usage dans une certaine mesure de ces concepts, et David Burns (1989), par exemple, donne le conseil suivant à ses clients:

I call this the "acceptance paradox". If you try too hard to fight a problem within yourself or someone else, the very act of fighting will often create resistance. Sometimes when you accept the problem and stop trying so hard, things will suddenly begin to change. (p.67)

Il fonde sa foi dans le traitement paradoxal en partie sur des expériences personnelles: "Giving up on the idea that I should relax paradoxically helped me feel more confident and relaxed" (p.317).

Il semble exister assez d'indications pour croire que la liberté de choix de l'être humain est limitée, que la maîtrise de soi ne dépend pas entièrement de la volonté et que l'obstination nuit autant à l'efficacité que la suggestibilité.

2. Conclusions pratiques

Il est possible de tirer des recherches scientifiques quelques conclusions pratiques qui peuvent servir à l'analyse de la personnalité.

L'apport principal de la psychologie paradoxale semble être celui de souligner que le bon fonctionnement

d'un individu ou, si l'on veut employer une expression plus imagée, la solidité de ses nerfs, n'est pas seulement une affaire de volonté, et même que l'exercice de la volonté peut parfois être nuisible à la bonne forme. Les conséquences de cette affirmation sont d'une grande portée.

En effet, si l'être humain ne peut pas maintenir son calme sur commande, le seul moyen dont il dispose pour le faire est de créer des conditions favorables à son calme. Il s'agit là d'un avantage biologique important car la perte de calme ou, en d'autres termes, la "désespérabilité" peut aider un individu dans certaines situations extrêmes, qu'il le veuille ou non. Ainsi l'être humain est sujet à certaines réactions extrêmes qu'il n'est pas toujours à même de contrôler et qui lui donne un surplus de patience -calme de l'indifférence- ou d'énergie -rage de l'impuissance- en cas de besoin.

Bien que la colère ou le découragement soient justifiés dans certaines circonstances, il est parfois tentant de se monter ou de se démonter sans raison, sans doute sous l'effet du surmenage ou le choc d'une émotion. Selon la psychologie paradoxale, le meilleur moyen, alors, de ne pas se laisser décontenancer sans raison est de se forcer à perdre son sang-froid sans raison pour se rendre compte au fond qu'on n'a pas plus envie de le perdre sans raison que de le garder, et que la solution

de ce dilemme réside non pas à s'obstiner dans la poursuite de ses buts ni à y renoncer sans raison, mais plutôt à faciliter la poursuite de ses buts en se "déstressant" un peu.

Par exemple, l'hypersensibilité est un signe de mauvaise forme et vouloir à tout prix lutter contre l'hypersensibilité en devenant insensible ne fait rien pour favoriser la bonne forme, tout au contraire, et va, en ce sens, à l'encontre du but recherché. Le meilleur remède à l'émotivité semble de faire des choses encourageantes et relaxantes au lieu de chercher à bloquer toute émotion, c'est-à-dire aller d'un extrême à l'autre.

L'extrémisme, quant à lui, semble donner de l'attrait à l'irrésolution en alimentant la peur d'abuser, et l'irrésolution semble prédisposer à l'extrémisme en alimentant la peur d'être abusé. De même, l'anxiété rend la lâcheté séduisante mais prendre des précautions honorables facilite la détermination, tandis que l'ennui donne de l'attrait à la violence gratuite mais prendre des risques raisonnables aide à ne pas se laisser facilement irriter.

Ainsi paradoxalement une réaction extrême indique et alimente une inclination extrême en sens inverse, mais faire habituellement preuve de tolérance et de fermeté permet d'échapper au cercle vicieux de l'agressivité passive en diminuant la pression respectivement de

s'abaisser et de se venger quand les circonstances sont défavorables.

En d'autres termes, il est bien que la patience ait des limites, cela incite à l'action, et il est bien que la volonté ait des limites, cela incite à la réflexion; la difficulté à être adéquatement patient et résolu, c'est-à-dire la tentation de perdre la raison sans raison, indique simplement un besoin de s'adapter d'une manière peut-être un peu moins humiliante ou de s'affirmer d'une manière peut-être un peu plus humaine.

La recherche scientifique semble suggérer que certains mécanismes psychiques échappent un peu à la volonté, et que la maîtrise de soi a besoin d'un peu d'aide pour se maintenir. La contrôlabilité partielle de l'esprit humain représente un avantage certain car cela l'incite, lorsqu'il est confronté à des situations désespérées, à s'emporter, ce qui lui permet d'affronter certains dangers qu'il ne serait pas capable d'affronter autrement, ou à se résigner, ce qui lui permet de renoncer à une lutte futile à laquelle il ne serait pas capable de renoncer autrement.

Le problème surgit lorsque l'esprit humain est tenté de s'emporter ou de se décourager pour un rien. Le meilleur moyen de résister à cette tentation semble de faire des choses qui donnent de l'espoir au lieu de s'acharner à la combattre et d'aller ainsi à l'encontre

du but recherché par lassitude ou frustration. L'apport principal de la psychologie paradoxale est de montrer que quand l'être humain est en proie à des phobies ou à des accès de folie sans raison apparente, il est en proie en fait à un dilemme: s'il se force à tout prix à agir intelligemment il en est incapable, mais s'il se force à agir stupidement il en perd l'envie. Cela est rassurant en un sens et montre que l'être humain est généralement disposé à bien agir mais qu'il a besoin d'aide quelquefois pour être raisonnable; et le meilleur moyen qu'il a d'être libre de la tentation d'aller d'un extrême à l'autre semble de ne pas attendre d'être à bout pour faire des choses intéressantes et calmantes, c'est-à-dire des choses qui facilitent le maintien ou le rétablissement de la bonne forme.

